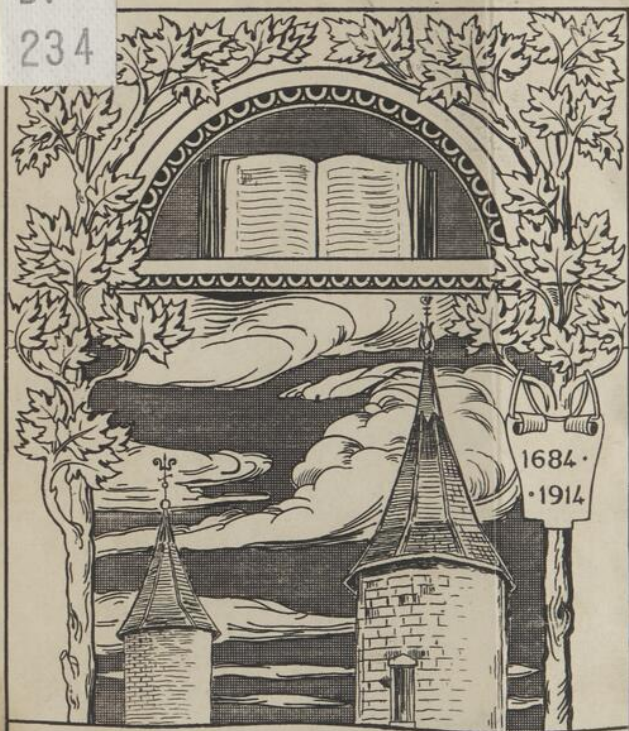


RES

BF

234

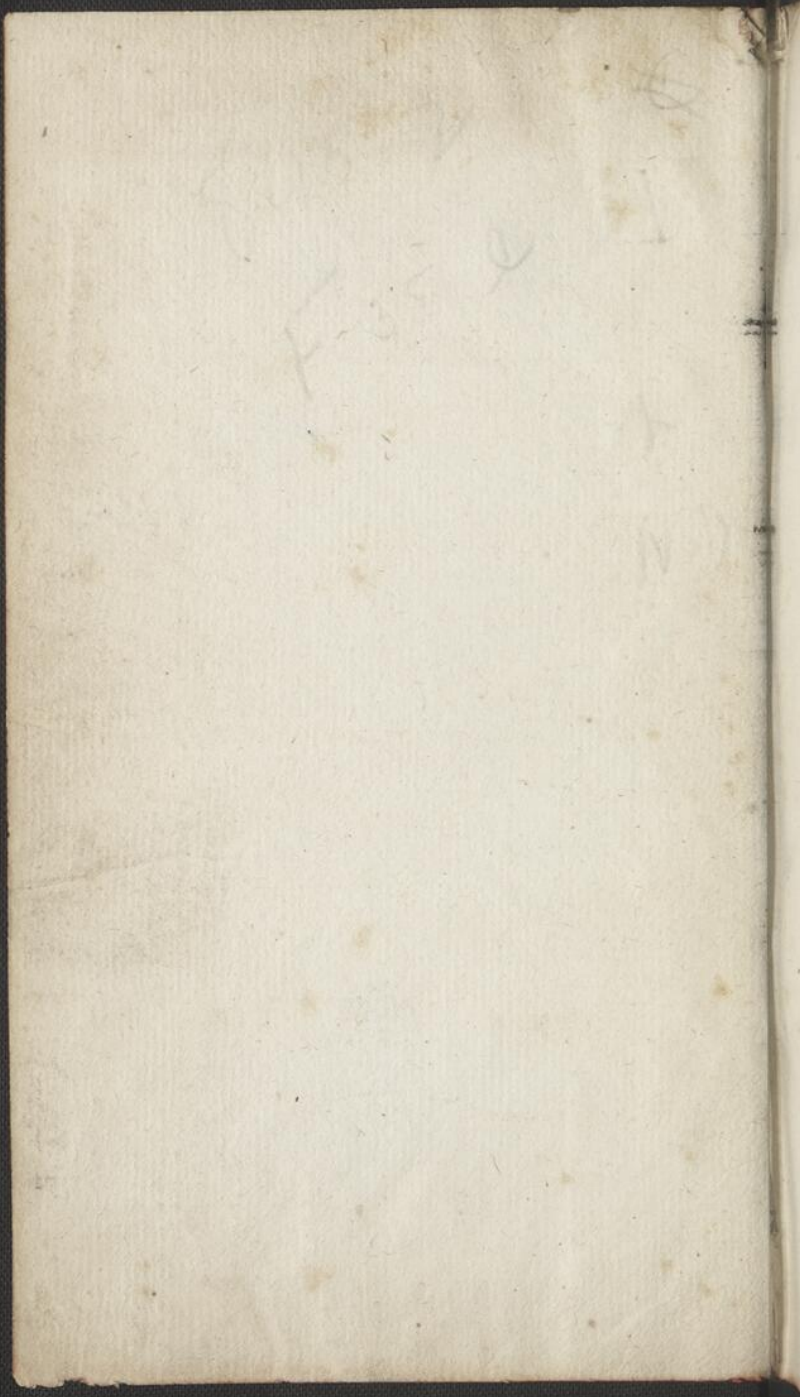


1684 ·
·1914

BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTREAL







R

R

DE
L'EDUCATION
DES
FILLES,

Par M^{re} DE SALIGNAC DE LA
MOTHE FENELON Archevêque
Duc de Cambray.


NOUVELLE EDITION,
*Augmentée d'une Lettre du même Auteur
à une Dame de Qualité sur l'éducation
de M* * * sa Fille unique.*



RES

BF

234

ant  *Deutscher*

A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS.

Chez { EMERY, à Saint Benoist.
SAUGRAIN Pere, à la Fleur de Lys.
PIERRE MARTIN, à l'Ecu de France.

M. DCC. XXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



T A B L E

DES CHAPITRES.

- I. **D**E l'importance de l'éducation des Filles, p. I
- II. Inconveniens des éducations ordinaires, 9
- III. Quels sont les premiers fondemens de l'éducation, 17
- IV. Imitation à craindre, 34
- V. Instructions indirectes; il ne faut pas presser les enfans, 38
- VI. De l'usage des Histoires pour les enfans, 91
- VII. Comment il faut faire entrer dans l'esprit des enfans les premiers principes de la Religion, 110

| | |
|---|------|
| VIII. Instruction sur le Decalogue , sur les Sacremens, & sur la priere , | 154 |
| IX. Remarques sur plusieurs défauts des Filles , | 179 |
| X. La vanité de la beauté & des ajustemens , | 191 |
| XI. Instruction des femmes sur leurs devoirs , | 212. |
| XII. Suite des devoirs des femmes , | 228 |
| XIII. Des Gouvernantes, | 260. |

Avis de M. de Fenelon Archevêque de Cambrai , à une Dame de qualité, sur l'éducation de Mademoiselle sa Fille.

271

Fin de la Table.

CHAPITRE



CHAPITRE I.

De l'importance de l'Education des Filles.

RIEN n'est plus négligé que l'éducation des filles. La coutume & le caprice des meres y décident souvent de tout : on suppose qu'on doit donner à ce sexe peu d'instruction. L'éducation des garçons passe pour une des principales affaires par rapport au bien public ; & quoiqu'on n'y fasse gueres moins de fautes que dans celle des filles , du moins on est persuadé qu'il faut beau-

A

2 *De l'Education.*

coup de lumiere pour y réüſſir. Les plus habiles gens ſe ſont appliquez à donner des regles dans cette matiere ; combien voit-on de Maîtres & de Colleges ? Combien de dépenses pour des impressions de Livres, pour des recherches de ſciences, pour des methodes d'apprendre les Langues, pour le choix des Professeurs, tous ces grands préparatifs ont ſouvent plus d'apparence que de ſolidité ; mais enfin ils marquent la haute idée qu'on a de l'éducation des garçons. Pour les filles, dit-on, il ne faut pas qu'elles ſoient ſçavantes, la curioſité les rend vaines & précieufes, il ſuffit qu'elles ſça-
chent gouverner un jour leurs ménages, & obéir à leurs ma-
ris ſans raifonner. On ne man-

que pas de se servir de l'expérience qu'on a de beaucoup de femmes que la science a renduë ridicules. Après quoi on se croit en droit d'abandonner aveuglément les filles à la conduite des meres ignorantes & indiscrettes.

Il est vrai qu'il faut craindre de faire des sçavantes ridicules. Les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus foible & plus curieux que les hommes, aussi n'est-il point à propos de les engager dans des études dont elles pourroient s'entêter ; elles ne doivent ni gouverner l'Etat, ni faire la guerre, ni entrer dans le ministère des choses sacrées. Ainsi elles peuvent se passer de certaines connoissances étenduës qui appartiennent à la politique, à l'art

4 *De l'Education*

militaire , à la Jurisprudence ; à la Philosophie , & à la Theologie. La pluspart même des Arts mechaniques ne leur conviennent pas. Elles sont faites pour des exercices moderez. Leur corps aussi bien que leur esprit est moins fort & moins robuste que celui des hommes. En revanche la nature leur a donné en partage l'industrie , la propreté & l'économie pour les occuper tranquillement dans leurs maisons.

Mais que s'ensuit-il de la foiblesse naturelle des femmes ? plus elles sont foibles , plus il est important de les fortifier. N'ont-elles pas des devoirs à remplir , mais des devoirs qui sont les fondemens de toute la vie humaine ? N'est-ce pas elles qui ruinent ou qui soutiennent

les maisons, qui reglent tout le détail des choses domestiques, & qui par consequent décident de ce qui touche de plus près à tout le genre humain ? Par là elles ont la principale part aux bonnes ou aux mauvaises mœurs de presque tout le monde. Une femme judicieuse appliquée & pleine de religion, est l'ame de toute une grande maison, elle y met l'ordre pour les biens temporels & pour le salut. Les hommes même qui ont toute l'autorité en public ne peuvent par leurs délibérations établir aucun bien effectif, si les femmes ne leur aident à l'exécuter.

Le monde n'est point un fantôme, c'est l'assemblage de toutes les familles; & qui est-ce qui peut les policer avec un

soin plus exact que les femmes, qui outre leur autorité naturelle & leur assiduité dans leur maison, ont encore l'avantage d'estre nées soigneuses, attentives au détail, industrieuses, insinuanes & persuasives? Mais les hommes peuvent-ils esperer pour eux-mêmes quelque douceur de vie, si leur plus étroite société qui est celle du mariage, se tourne en amertume? Mais les enfans qui feront dans la suite tout le genre humain, que deviendront-ils, si les meres les gâtent dès leurs premières années?

Voilà donc les occupations des femmes qui ne sont gueres moins importantes au public que celles des hommes, puisqu'elles ont une maison à re-

gler ; un mari à rendre heureux ; des enfans à bien élever : ajoutez que la vertu n'est pas moins pour les femmes que pour les hommes ; sans parler du bien ou du mal qu'elles peuvent faire au public , elles sont la moitié du genre humain racheté du sang de JESUS-CHRIST, & destiné à la vie éternelle.

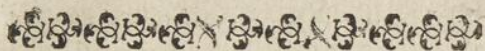
Enfin il faut considérer outre le bien que font les femmes quand elles sont bien élevées , le mal qu'elles causent dans le monde quand elles manquent d'une éducation qui leur inspire la vertu, Il est constant que la mauvaise éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes , puisque les desordres des hommes viennent souvent & de la mauvai-

§ *De l'Education*

se éducation qu'ils ont reçue de leurs meres , & des passions que d'autres femmes leur ont inspirées dans un âge plus avancé.

Quelles intrigues se presentent à nous dans les Histoires , quel renversement des loix & des mœurs , quelles guerres sanglantes , quelles nouveutez contre la Religion , quelles revolutions d'Etat causées par le déreglement des femmes ! Voilà ce qui prouve l'importance de bien élever les filles ; cherchons-en les moyens.





C H A P I T R E . I I .

Inconveniens des Educations ordinaires.

L'Ignorance d'une fille est cause qu'elle s'ennuye & qu'elle ne sçait à quoi s'occuper innocemment. Quand elle est venuë jusqu'à un certain âge sans s'appliquer aux choses solides, elle n'en peut avoir ni le goût ni l'estime : tout ce qui est serieux lui paroît triste, tout ce qui demande une attention suivie, la fatigue; la pente aux plaisirs qui est forte pendant la jeunesse; l'exemple des personnes du même âge, qui sont plongées dans l'amusement, tout sert à lui faire craindre une vie réglée & la

borieuse. Dans ce premier âge elle manque d'expérience & d'autorité pour gouverner quelque chose dans la maison de ses parens. Elle ne connoît pas même l'importance de s'y appliquer, à moins que sa mere n'ait pris soin de la lui faire remarquer en détail. Si elle est de condition, elle est exemte du travail des mains; elle ne travaillera donc que quelque heure du jour, parce qu'on dit, sans sçavoir pourquoi, qu'il est honnête aux femmes de travailler; mais souvent ce ne sera qu'une contenance, & elle ne s'accoutumera point à un travail suivi.

En cet état que fera-t'elle ? La compagnie d'une mere qui l'observe, qui la gronde, qui croit la bien élever en ne lui

pardonnant rien , qui se compose avec elle , qui lui fait esfuier ses humeurs , qui lui paroît toujours chargée de tous les soucis domestiques , la gêne & la rebute : elle a autour d'elle des femmes flateuses , qui cherchant à s'insinuer par des complaisances basses & dangereuses suivent toutes ses fantaisies , & l'entretiennent de tout ce qui peut la dégoûter du bien ; la pieté lui paroît une occupation languissante & une regle ennemie de tous les plaisirs. A quoi donc s'occupera-t'elle ? à rien d'utile. Cette inapplication se tourne même en habitude incurable.

Cependant voila un grand vuide qu'on ne peut esperer de remplir de choses solides. Il faut donc que les frivoles

prennent la place. Dans cette oisiveté une fille s'abandonne à sa paresse, & la paresse qui est une langueur de l'ame, est une source inépuisable d'ennuis. Elle s'accoutume à dormir d'un tiers plus qu'il ne faudroit pour conserver une santé parfaite. Ce long sommeil ne sert qu'à l'amolir, qu'à la rendre plus délicate, plus exposée aux revoltes du corps, au lieu qu'un sommeil mediocre accompagné d'un exercice réglé, rend une personne gaie, vigoureuse & robuste; ce qui fait sans doute la véritable perfection du corps, sans parler des avantages que l'esprit en tire.

Cette moleffe & cette oisiveté étant jointes à l'ignorance, il en naît une sensibilité

pernicieuse pour les divertissemens & pour les spectacles. C'est même ce qui excite une curiosité indiscrete & insatiable.

Les personnes instruites & occupées à des choses serieuses, n'ont d'ordinaire qu'une curiosité medioere. Ce qu'elles sçavent leur donne du mépris pour beaucoup de choses qu'elles ignorent; elles voient l'inutilité & le ridicule de la pluspart des choses que les petits esprits qui ne sçavent rien, & qui n'ont rien à faire, sont empressez d'apprendre.

Au contraire les filles mal instruites & inappliquées ont une imagination toujours errante. Faute d'aliment solide, leur curiosité se tourne toute avec ardeur vers les objets

vains & dangereux. Celles qui ont de l'esprit, s'érigent souvent en précieuses, & lisent tous les livres qui peuvent nourrir leur vanité; elles se passionnent pour des romans, pour des comedies, pour des recits d'avantures chimeriques où l'amour profane est mêlé, elles se rendent l'esprit visionnaire en s'accoutumant au langage magnifique des Heros de romans; elles se gâtent même par là pour le monde: car tous ces beaux sentimens en l'air, toutes ces passions genereuses, toutes ces avantures que l'auteur du roman a inventées pour le plaisir, n'ont aucun rapport avec les vrais motifs qui font agir dans le monde, & qui décident des affaires, ni avec les mécontes qu'on trouve dans

tout ce qu'on entreprend.

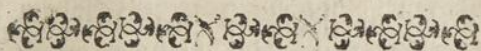
Une pauvre fille pleine du tendre & du merveilleux qui l'ont charmée dans ses lectures, est étonnée de ne trouver point dans le monde de vrais personnages qui ressemblent à ces Heros : elle voudroit vivre comme ces Princesses imaginaires qui sont dans les romans toujours charmantes, toujours adorées, toujours au-dessus de tous les besoins. Quel dégoût pour elle de descendre de l'Heroïsme jusqu'au plus bas détail du ménage.

Quelques-unes poussent leur curiosité encore plus loin, & se mêlent de décider sur la Religion, quoiqu'elles n'en soient point capables, mais celles qui n'ont pas assez d'ouverture d'esprit pour ces curiositez,

en ont d'autres qui leur sont proportionnées ; elles veulent ardemment sçavoir ce qui se dit , ce qui se fait ; une chanson , une nouvelle , une intrigue , recevoir des lettres , lire celles que les autres reçoivent , elles veulent qu'on leur dise tout , & elles veulent aussi tout dire ; elles sont vaines , & la vanité fait parler beaucoup ; elles sont legeres , & la legereté empêche les reflexions qui feroient souvent garder le silence.



Quels



CHAPITRE. III.

Quels sont les premiers fondemens de l'Education.

Pour remedier à tous ces maux, c'est un grand avantage que de pouvoir commencer l'éducation des filles dès leur plus tendre enfance ; ce premier âge qu'on abandonne à des femmes indiscrettes & quelquefois déreglées, est pourtant celui où se font les impressions les plus profondes, & qui par consequent a un grand rapport à tout le reste de la vie.

Avant que les enfans sçachent entierement parler, on peut les preparer à l'instruction. On trouvera peut-être

B

que j'en dis trop : mais on n'a qu'à considerer ce que fait l'enfant qui ne parle pas encore. Il apprend une langue qu'il parlera bien-tôt plus exactement que les sçavans ne sçaurôient parler les langues mortes qu'ils ont étudiées avec tant de travail dans l'âge le plus meur. Mais qu'est-ce qu'apprendre une langue ? ce n'est pas seulement mettre dans sa memoire un grand nombre de mots ; c'est encore , dit Saint Augustin , observer le sens de chacun de ces mots en particulier ? L'enfant , dit-il , parmi ses cris & ses jeux , remarque de quel objet chaque parole est le signe , il le fait tantôt en considerant les mouvemens naturels des corps qui touchent , ou qui montrent les

objets dont on parle ; tantôt étant frappé par la fréquente répétition du même mot pour signifier le même objet. Il est vrai que le temperament du cerveau des enfans leur donne une admirable facilité pour l'impression de toutes ces images. Mais quelle attention d'esprit ne faut-il pas pour les discerner & pour les attacher chacune à son objet ?

Considérez encore combien dès cet âge les enfans cherchent ceux qui les flattent, & fuient ceux qui les contraignent ; combien ils sçavent crier ou se taire pour avoir ce qu'ils souhaitent ; combien ils ont déjà d'artifice & de jalousie. J'ai veü, dit Saint Augustin, un enfant jaloux, il ne sçavoit pas encore parler, & a-

vec un visage pâle & des yeux irrités il regardoit déjà l'enfant qui tettoit avec lui.

On peut donc compter que les enfans connoissent dès lors plus qu'on ne s'imagine d'ordinaire : ainsi vous pouvez leur donner par des paroles qui feront aidées par des tons & des gestes , l'inclination d'être avec les personnes honnêtes & vertueuses qu'ils voyent , plutôt qu'avec d'autres personnes déraisonnables qu'ils seroient en danger d'aimer : ainsi vous pouvez encore par les differens airs de vôtre visage , & par le ton de vôtre voix leur représenter avec horreur les gens qu'ils ont vûs en colere ou dans quelque autre déreglement , & prendre les tons les plus doux avec le visage le plus serein.

pour leur représenter avec admiration ce qu'ils ont vû faire de sage & de modeste.

Je ne donne pas ces petites choses pour grandes. Mais enfin ces dispositions éloignées sont des commencemens qu'il ne faut pas négliger, & cette maniere de prévenir de loin les enfans a des suites insensibles qui facilitent l'éducation.

Si on doute encore du pouvoir que ces premiers préjugés de l'enfance ont sur les hommes, on n'a qu'à voir combien le souvenir des choses qu'on a aimées dans l'enfance, est encore vif & touchant dans un âge avancé. Si au lieu de donner aux enfans de vaines craintes. des fantômes, & des esprits, qui ne font qu'affoiblir par de trop grands ébran-

semens leur cerveau encore tendre : si au lieu de les laisser suivre toutes les imaginations de leurs nourrices pour les choses qu'ils doivent aimer ou fuir, on s'attachoit à leur donner toujours une idée agreable du bien, & une idée affreuse du mal, cette prévention leur faciliteroit beaucoup dans la suite la pratique de toutes les vertus. Au contraire on leur fait craindre un prêtre vêtu de noir, on ne leur parle de la mort que pour les effrayer; on leur raconte que les morts reviennent la nuit sous des figures hideuses: tout cela n'aboutit qu'à rendre une ame foible & timide, & qu'à la préoccuper contre les meilleures choses.

Ce qui est le plus utile dans les premieres années de l'en-

fance ; c'est de ménager la santé de l'enfant , de tâcher de lui faire un sang doux par le choix des alimens & par un régime de vie simple ; c'est de régler ses repas , en sorte qu'il mange toujours à peu près aux mêmes heures , qu'il mange assez souvent à proportion de son besoin , qu'il ne mange point hors des repas , parce que c'est surcharger l'estomac , pendant que la digestion n'est pas finie ; qu'il ne mange rien de haut goût qui l'excite à manger au-delà de son besoin , & qui le degoûte des alimens plus convenables à sa santé , qu'enfin on ne lui serve pas trop de choses différentes : car la variété des viandes qui viennent l'une après l'autre , soutient l'appetit , après que le vrai besoin

de manger est fini.

Ce qu'il y a encore de très-important , c'est de laisser affermir les organes , en ne pressant point l'instruction , d'éviter tout ce qui peut allumer les passions , d'accoûtumer doucement l'enfant à être privé des choses pour lesquelles il a témoigné trop d'ardeur, afin qu'il n'espere jamais d'obtenir les choses qu'il desire.

Si peu que le naturel des enfans soit bon , on peut les rendre ainsi dociles , patients , fermes , gais & tranquilles ; au lieu que si on neglige ce premier âge , ils y deviennent ardens & inquiets pour toute leur vie ; leur sang se brûle , les habitudes se forment , le corps encore tendre , & l'ame qui n'a encore aucune pente vers au-

cun

un objet, se plient vers le mal, il se fait en eux une espece de second peché originel, qui est la source de mille désordres quand ils sont plus grands.

Dès qu'ils sont dans un âge plus avancé, où leur raison est toute développée, il faut que toutes les paroles qu'on leur dit servent à leur faire aimer la verité, & à leur inspirer le mépris de toute dissimulation. Ainsi on ne doit jamais se servir d'aucune feinte pour les appaiser, ou pour leur persuader ce qu'on veut. Par-là on leur enseigne la finesse qu'ils n'oublient jamais; il faut les mener par la raison autant qu'on peut.

Mais examinons de plus près l'état des enfans, pour voir plus en détail ce qu'il leur convient. La substance de leur cer-

veau est molle, & elle se durcit tous les jours; pour leur esprit il ne sçait rien, tout luy est nouveau: cette mollesse du cerveau fait que tout s'y imprime facilement, & la surprise de la nouveauté fait qu'ils admirent aisément, & qu'ils sont fort curieux. Il est vray aussi que cette humidité, & cette mollesse du cerveau jointe à une grande chaleur, luy donne un mouvement facile & continuel; de-là vient cette agitation des enfans qui ne peuvent arrêter leur esprit à aucun objet, non plus que leur corps en aucun lieu.

D'un autre côté les enfans ne sçachant encore rien penser, ni faire d'eux-mêmes, ils remarquent tout, & ils parlent peu, si on ne les accoûtume à

parler beaucoup, & c'est de quoi il faut bien se garder. Souvent le plaisir qu'on veut tirer des jolis enfans les gâte; on les accoûtume à hazarder tout ce qui leur vient dans l'esprit, & à parler des choses dont ils n'ont pas encore des connoissances distinctes, il leur en reste toute leur vie l'habitude de juger avec précipitation, & de dire des choses dont ils n'ont point d'idées claires, ce qui fait un très-mauvais caractère d'esprit.

Ce plaisir qu'on veut tirer des enfans produit encore un effet pernicieux, ils apperçoivent qu'on les regarde avec complaisance, qu'on observe tout ce qu'ils font, qu'on les écoute avec plaisir. Par-là ils s'accoutument à croire que le

monde sera toujours occupé d'eux.

Pendant cet âge où l'on est applaudi, & où l'on n'a point encore éprouvé la contradiction, on conçoit des esperances chimeriques, qui préparent des mécontes infinis pour toute la vie. J'ay vû des enfans qui croyoient qu'on parloit d'eux, toutes les fois qu'on parloit en secret, parce qu'ils avoient remarqué qu'on l'avoit fait souvent. Ils s'imaginoient n'avoir en eux rien que d'extraordinaire & d'admirable. Il faut donc prendre soin des enfans, sans leur laisser voir qu'on pense beaucoup à eux. Montrez-leur que c'est par amitié & par le besoin où ils sont d'être redressez que vous êtes attentif à leur conduite, & non

par l'admiration de leur esprit. Contentez-vous de les former peu à peu selon les occasions qui viennent naturellement ; quand même vous pourriez avancer beaucoup l'esprit d'un enfant, sans le presser, vous devriez craindre de le faire, car le danger de la vanité & de la présomption est toujours plus grand que le fruit de ces éducations prématurées qui font tant de bruit.

Il faut se contenter de suivre & d'aider la nature ; les enfans sçavent peu, il ne faut pas les exciter à parler, mais comme ils ignorent beaucoup de choses, ils ont beaucoup de questions à faire, aussi en font-ils beaucoup. Il suffit de leur répondre précisément, & d'ajouter quelquefois certaines

petites comparaisons pour rendre plus sensibles les éclaircissements qu'on doit leur donner ; s'ils jugent de quelque chose sans le bien sçavoir , il faut les embarasser par quelque question nouvelle pour leur faire sentir leur faute , sans les confondre rudement ; en même temps il leur faut faire appercevoir , non par des loüanges vagues , mais par quelque marque effective d'estime , qu'on les approuve bien plus quand ils doutent , & qu'ils demandent ce qu'ils ne sçavent pas , que quand ils décident le mieux. C'est le vray moyen de mettre dans leur esprit avec beaucoup de politesse une modestie veritable , & un grand mépris pour les contestations qui sont si ordinaires aux jeunes per-

sonnes peu éclairées.

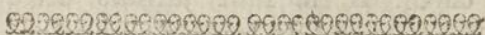
Dès qu'il paroist que leur raison a fait quelque progrès, il faut se servir de cette expérience pour les prémunir contre la présomption; vous voyez, direz-vous, que vous êtes plus raisonnable maintenant que vous ne l'estiez l'année passée. Dans un an vous verrez encore des choses que vous n'êtes pas capable de voir aujourd'hui. Si l'année passée vous aviez voulu juger des choses que vous sçavez maintenant & que vous ignoriez alors, vous en auriez mal jugé. Vous auriez eû grand tort de prétendre sçavoir ce qui étoit au-delà de votre portée. Il en est de même aujourd'hui des choses qui vous restent à connoître. Vous verrez un jour com-

bien vos jugemens presents font imparfaits. Cependant fiez-vous aux conseils des personnes qui jugent comme vous jugerez vous-même , quand vous aurez leur âge & leur experience.

La curiosité des enfans est un penchant de la nature qui va comme au-devant de l'instruction , ne manquez pas d'en profiter. Par exemple à la campagne , ils voyent un moulin , & ils veulent sçavoir ce que c'est , il faut leur montrer comment se prépare l'aliment qui nourrit l'homme. Ils apperçoivent des moissonneurs , & il faut leur expliquer ce qu'ils font : comment est-ce qu'on seme le bled , & comment il se multiplie dans la terre. A la Ville ils voyent des boutiques

où s'exercent plusieurs arts , & où l'on vend diverses marchandises. Il ne faut jamais estre importuné de leurs demandes , ce sont des ouvertures que la nature vous offre pour faciliter l'instruction : témoignez - y prendre plaisir ; par - là vous leur enseignerez insensiblement comment se font toutes les choses qui servent à l'homme , & sur lesquelles roule le commerce. Peu à peu sans étude particuliere ils connoîtront la bonne maniere de faire toutes ces choses qui sont de leur usage , & le juste prix de chacune , ce qui est le vrai fond de l'œconomie. Ces connoissances qui ne doivent être méprisées de personne ; puisque le monde a besoin de ne se pas laisser tromper dans sa dépense,

font principalement necessaires aux filles.



CHAPITRE IV.

Imitation à craindre.

L'Ignorance des enfans, dans le cerveau desquels rien n'est encore imprimé, & qui n'ont aucune habitude, les rend souples & enclins à imiter tout ce qu'ils voyent. C'est pourquoi il est capital de ne leur offrir que de bons modes. Il ne faut laisser approcher d'eux que des gens dont les exemples soient utiles à suivre; mais comme il n'est pas possible qu'ils ne voyent, malgré les précautions qu'on prend, beaucoup de choses irrégulieres; il faut leur faire remar-

quer de bonne heure l'impertinence de certaines personnes vicieuses & déraisonnables, sur la réputation desquelles il n'y a rien à menager ; il faut leur montrer combien on est méprisé & digne de l'estre , combien on est miserable , quand on s'abandonne à ses passions , & qu'on ne cultive point sa raison. On peut ainsi , sans les accoutumer à la moquerie , leur former le goût , & les rendre sensibles aux vraies bienféances ; il ne faut pas même s'abstenir de les prévenir en general sur certains deffauts , quoy - qu'on puisse craindre de leur ouvrir par-là les yeux sur les foibleffes des gens qu'ils doivent respecter , car outre qu'on ne doit pas esperer , & qu'il n'est point ju-

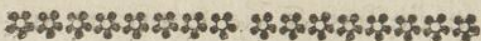
ste de les entretenir dans l'ignorance des veritables regles là - dessus ; d'ailleurs le plus seur moyen de les tenir dans leur devoir, est de leur persuader qu'il faut supporter les deffauts d'autruy, qu'on ne doit pas même en juger legerement ; qu'ils paroissent souvent plus grands qu'ils ne sont ; qu'ils sont réparez par des qualitez avantageuses, & que rien n'étant parfait sur la terre, on doit admirer ce qui a le moins d'imperfection ; enfin, quoy qu'il faille reserver de telles instructions pour l'extrémité, il faut pourtant leur donner les vrais principes, & les preserver d'imiter tout le mal qu'ils ont devant les yeux.

Il faut aussi les empêcher de contrefaire les gens ridicules ;

car ces manieres mocqueuses & comediennes ont quelque chose de bas & de contraire aux sentimens honnêtes ; il est à craindre que les enfans ne les prennent , parce que la chaleur de leur imagination & la souplesse de leurs corps jointe à leur enjouement leur font aisément prendre toutes sortes de formes , pour représenter ce qu'ils voyent ridicule.

Cette pente à imiter qui est dans les enfans , produit des maux infinis quand on les livre à des gens sans vertu qui ne se contraignent gueres devant eux. Mais Dieu a mis par cette pente dans les enfans de quoi se plier facilement à tout ce qu'on leur montre pour le bien. Souvent sans leur parler on n'auroit qu'à leur faire voir

38 *De l'Education*
en autruy ce qu'on voudroit
qu'ils fissent.



CHAPITRE V.

Instructions indirectes : Il ne faut pas presser les enfans.

JE crois même qu'il faudroit souvent se servir de ces instructions indirectes qui ne font point ennuyeuses comme les leçons & les remontrances, seulement pour réveiller leur attention sur les exemples qu'on leur donneroit.

Une personne pourroit demander quelquefois devant eux à une autre. Pourquoi faites-vous cela ; & l'autre répondroit, je le fais par telle raison. Par exemple, pourquoy avez-vous avoué votre faute ?

C'est que j'en aurois fait encore une plus grande de la défavoier lâchement par un mensonge, & qu'il n'y a rien de plus beau que de dire franchement, j'ay tort. Après cela la premiere personne peut louer celle qui s'est ainsi accusée elle-même, mais il faut que tout cela se fasse sans affectation : car les enfans sont bien plus penetrans qu'on ne croit, & dès qu'ils ont apperçû quelque finesse dans ceux qui les gouvernent, ils perdent la simplicité & la confiance qui leur sont naturelles.

Nous avons remarqué que le cerveau des enfans est tout ensemble chaud & humide, ce qui leur cause un mouvement continuel. Cette mollesse de cerveau fait que tou-

tes choses s'y impriment facilement, & que les images de tous les objets sensibles y sont très-vives. Ainsi il faut se hâter d'écrire dans leurs têtes pendant que les caracteres s'y forment aisément. Mais il faut bien choisir les images qu'on y doit graver ; car on ne doit verser dans un reservoir si petit & si précieux que des choses exquisés ; il faut se souvenir qu'on ne doit à cet âge verser dans les esprits que ce qu'on souhaite qui y demeure toute la vie. Les premières images gravées pendant que le cerveau est encore mol, & que rien n'y est écrit, sont les plus profondes. D'ailleurs elles se durcissent à mesure que l'âge dessèche le cerveau ; ainsi elles deviennent ineffaçables : de-là vient que
quand

quand on est vieux on se souvient distinctement des choses de la jeunesse quoy qu'éloignées, au lieu qu'on se souvient moins de celles qu'on a vûës dans un âge plus avancé, parce que les traces en ont été faites dans le cerveau, lorsqu'il étoit déjà desséché, & plein d'autres images.

Quand on entend faire ces raisonnemens, on a peine à les croire. Il est pourtant vray qu'on raisonne de même sans s'en appercevoir. Ne dit-on pas tous les jours : J'ay pris mon pli, je suis trop vieux pour changer, j'ay été nourri de cette façon; d'ailleurs ne sent-on pas un plaisir singulier à rappeler les images de la jeunesse? Les plus fortes inclinations ne sont-elles pas celles

qu'on a prises à cet âge ? Tout cela ne prouve-t'il pas que les premières impressions & les premières habitudes sont les plus fortes ? Si l'enfance est propre à graver des images dans le cerveau, il faut avouer qu'elle l'est moins au raisonnement. Cette humidité du cerveau qui rend les impressions faciles, étant jointe à une grande chaleur, fait une agitation qui empêche toute l'application suivie.

Le cerveau des enfans est comme une bougie allumée dans un lieu exposé au vent. Sa lumière vacille toujours, l'enfant vous fait une question, & avant que vous répondez, ses yeux s'enlevent vers le plancher, il compte toutes les figures qui y sont peintes, ou tous les morceaux de vitres qui

font aux fenêtres ; si vous voulez le ramener à son premier objet, vous le genez comme si vous le teniez en prison. Ainsi il faut ménager avec grand soin les organes en attendant qu'ils s'affermissent ; répondez-luy promptement à sa question, & laissez-luy-en faire d'autres à son gré. Entretenez seulement sa curiosité, & faites dans sa memoire un amas de bons materiaux. Viendra le temps qu'ils s'assembleront d'eux-mêmes, & que le cerveau ayant plus de consistance, l'enfant raisonnera de suite ; cependant bornez-vous à le redresser, quand il ne raisonnera pas juste, & à luy faire sentir sans empressement, selon les ouvertures qu'il vous donnera, ce que c'est que ti-

rer droit une consequence.

Laissez donc jouer un enfant, & mêlez l'instruction avec le jeu, que la sagesse ne se montre à luy que par intervalle & avec un visage riant; gardez-vous de le fatiguer par une exactitude indiscrete.

Si l'enfant se fait une idée triste & sombre de la vertu, si la liberté & le déreglement se presentent à luy sous une figure désagréable, tout est perdu; vous travaillez en vain; ne le laissez jamais flatter par de petits esprits, ou par des gens sans regle. On s'accôûtume à aimer les mœurs & les sentimens des gens qu'on aime; le plaisir qu'on trouve d'abord avec les malhonnêtes gens fait peu à peu estimer ce qu'ils ont même de méprisable.

Pour rendre les gens de bien agréables aux enfans , faites-leur remarquer ce qu'ils ont d'aimable & de commode; leur sincerité, leur modestie, leur désintéressement, leur fidélité, leur discretion, mais sur tout leur pieté qui est la source de tout le reste.

Si quelqu'un d'entr'eux a quelque chose de choquant, dites, la pieté ne donne point ces défauts-là, quand elle est parfaite, elle les ôte, ou du moins elle les adoucit: après tout il ne faut point s'opiniâtrer à faire goûter aux enfans certaines personnes pieuses, dont l'exterieur est dégoûtant.

Quoy-que vous veilliez sur vous-mêmes pour n'y laisser rien voir que de bon, n'attendez pas que l'enfant ne trou-

ve jamais aucun deffaut en vous ; souvent il appercevra jusqu'à vos fautes les plus legeres.

Saint Augustin nous apprend qu'il avoit remarqué dès son enfance la vanité de ses maîtres sur les études. Ce que vous avez de meilleur & de plus pressé à faire, c'est de connoître vous-même vos défauts, aussi bien que l'enfant les connoitra, & de vous en faire avvertir par des amis sinceres. D'ordinaire ceux qui gouvernent les enfans ne leur pardonnent rien, & se pardonnent tout à eux-mêmes. Cela excite dans les enfans un esprit de critique & de malignité ; de façon que quand ils ont vû faire quelque faute à la personne qui les gouverne, ils en

font ravis & ne cherchent qu'à la mépriser.

Evitez cet inconvenient, ne craignez point de parler des deffauts qui sont visibles en vous, & des fautes qui vous auront échappé devant l'enfant: si vous le voyez capable d'entendre raison là-dessus, dites luy que vous voulez luy donner l'exemple de se corriger de ses deffauts, en vous corrigeant des vôtres. Par-là vous tirerez de vos imperfections mêmes de quoy instruire, & édifier l'enfant, de quoy l'encourager pour sa correction, vous éviterez même le mépris & le dégoût que vos deffauts pourroient luy donner pour votre personne.

En même - temps il faut chercher tous les moyens de

rendre agréables à l'enfant les choses que vous exigez de luy ; en avez-vous quelque-une de fâcheuse à proposer ; faites-luy entendre que la peine sera bientôt suivie du plaisir , montrez-luy toujourns l'utilité des choses que vous luy enseignez , faites - luy - en voir l'usage par rapport au commerce du monde & aux devoirs des conditions. Sans cela l'étude luy paroît un travail abstrait , stérile & épineux ; à quoy sert , disent-ils en eux-mêmes , d'apprendre toutes ces choses dont on ne parle point dans les conversations , & qui n'ont aucun rapport à tout ce qu'on est obligé de faire. Il faut donc leur rendre raison de tout ce qu'on leur enseigne : c'est , leur direz-vous , pour vous mettre en état

état de bien faire ce que vous ferez un jour ; c'est pour vous former le jugement ; c'est pour vous accoustumer à bien raisonner sur toutes les affaires de la vie : il faut toujours leur montrer un but solide & agréable qui les soustienne dans le travail , & ne prétendre jamais les assujettir par une autorité sèche & absoluë.

A mesure que leur raison augmente , il faut aussi de plus en plus raisonner avec eux sur les besoins de leur éducation , non pour suivre toutes leurs pensées , mais pour en profiter lorsqu'ils feront connoître leur état véritable , pour éprouver leur discernement ; & pour leur faire gouter les choses qu'on veut qu'ils fassent.

Ne prenez jamais sans une extrême nécessité un air austere & imperieux, qui fait trembler les enfans ; souvent c'est affectation & pedanterie dans ceux qui gouvernent : car pour les enfans, ils ne sont d'ordinaire que trop timides & honteux. Vous leur fermeriez le cœur, & leur ôteriez la confiance, sans laquelle il n'y a nul fruit à esperer de l'éducation ; faites-vous aimer d'eux, qu'ils soient libres avec vous, & qu'ils ne craignent point de vous laisser voir leurs deffauts. Pour y réussir, soyez indulgent à ceux qui ne se déguisent point devant vous. Ne paroissez ni étonné ni irrité de leurs mauvaises inclinations : au contraire compatissez à leurs foiblesses : quelquefois il en arrivera

cet inconvenient, qu'ils seront moins retenus par la crainte; mais à tout prendre la confiance & la sincerité leur sont plus utiles que l'autorité rigoureuse.

D'ailleurs l'autorité ne laissera pas de trouver sa place, si la confiance & la persuasion ne sont pas assez fortes: mais il faut toujours commencer par une conduite ouverte, gaye & familiere, sans bassesse, qui vous donne moyen de voir agir les enfans dans leur état naturel, & de les connoître à fond. Enfin, quand même vous les reduiriez par l'autorité à observer toutes vos regles, vous n'iriez pas à vôtre but; tout se tourneroit en formalitez gênantes, & peut être en hipocrisie: vous les dégoûteriez du

bien dont vous devez chercher uniquement de leur inspirer l'amour.

Si le sage a toujours recommandé aux parens de tenir la verge assiduëment levée sur les enfans ; s'il a dit qu'un pere qui se jouë avec son fils , pleurera dans la suite ; ce n'est pas qu'il ait blâmé une éducation douce & patiente. Il condamne seulement ces parens foibles & inconsideres , qui flattent les passions de leurs enfans , & qui ne cherchent qu'à s'en divertir pendant leur enfance , jusqu'à leur souffrir toutes sortes d'excès.

Ce qu'il en faut conclure ; est que les parens doivent toujours conserver de l'autorité pour la correction : car il y a des naturels qu'il faut domp-

ter par la crainte ; mais encore une fois il ne faut le faire , que quand on ne sçauroit faire autrement.

Un enfant qui n'agit encore que par imagination , & qui confond dans sa teste les choses qui se presentent à luy liées ensemble , hait l'étude & la vertu , parce qu'il est prévenu d'aversion pour la personne qui luy en parle.

Voila d'où vient cette idée si sombre & si affreuse de la pieté , qu'il retient toute sa vie ; c'est souvent tout ce qui luy reste d'une éducation severe. Souvent il faut tolerer des choses qui auroient besoin d'estre corrigées , & attendre le moment où l'esprit de l'enfant sera disposé à profiter de la correction. Ne le reprenez jamais,

ni dans son premier mouvement ni dans le vôtre : si vous le faites dans le vôtre , il s'aperçoit que vous agissez par humeur & par promptitude , & non par raison & par amitié : vous perdez sans ressource vôtre autorité. Si vous le reprenez dans son premier mouvement , il n'a pas l'esprit assez libre pour avouer sa faute , pour vaincre sa passion , & pour sentir l'importance de vos avis. C'est même exposer l'enfant à perdre le respect qu'il vous doit : montrez-lui toujours que vous vous possédez ; Rien ne le lui fera mieux voir que vôtre patience. Observez tous les momens pendant plusieurs jours , s'il le faut , pour bien placer une correction. Ne dites point à l'enfant son def-

faut , sans ajoûter quelque moyen de le surmonter , qui l'encourage à le faire ; car il faut éviter le chagrin & le découragement que la correction inspire quand elle est sèche. Si on trouve un enfant un peu raisonnable , je crois qu'il faut l'engager insensiblement à demander qu'on lui dise ses défauts. C'est le moyen de les lui dire sans l'affliger ; ne lui en dites même jamais plusieurs à la fois.

Il faut considérer que les enfans ont la tête foible , que leur âge ne les rend encore sensibles qu'au plaisir , & qu'on leur demande souvent une exactitude & un sérieux dont ceux qui l'exigent seroient incapables. On fait même une dangereuse impression d'ennui , &

de tristesse sur leur temperament , en leur parlant toujours des mots & des choses qu'ils n'entendent point , nulle liberté , nul enjouement , toujours leçon , silence , posture gênée , correction , & menaces.

Les anciens l'entendoient bien mieux : c'est par le plaisir des vers & de la musique , que les principales sciences , les maximes des vertus , & la politesse des mœurs s'introduisirent chez les Hebreux , chez les Egyptiens , & chez les Grecs. Les gens sans lecture ont peine à le croire ; tout cela est éloigné de nos coutumes : cependant , si peu qu'on connoisse l'histoire , il n'y a pas moyen de douter que ce n'ait été la pratique vulgaire de plu-

siècles. Du moins retranchons-nous dans le nôtre , à joindre l'agréable à l'utile autant que nous le pouvons.

Mais quoy qu'on ne puisse guerres esperer de se passer toujours d'employer la crainte pour le commun des enfans dont le naturel est dur & indocile , il ne faut pourtant y avoir recours qu'après avoir éprouvé patiemment tous les autres remedes. Il faut même toujours faire entendre distinctement aux enfans à quoy se reduit tout ce qu'on leur demande , & moyennant quoy on sera content d'eux : car il faut que la joye & la confiance soient leur disposition ordinaire , autrement on obscurcit leur esprit , on abbat leur courage ; s'ils sont vifs , on les ir-

rite; s'ils sont mols, on les rend stupides. La crainte est comme les remedes violens qu'on emploie dans les maladies extrêmes; ils purgent, mais ils altèrent le temperament, & usent les organes; une ame menée par la crainte en est toujours plus foible.

Au reste, quoiqu'il ne faille pas toujours menacer sans châtier, de peur de rendre les menaces méprisables, il faut pourtant châtier encore moins qu'on ne menace: pour les châtimens la peine doit être aussi legere qu'il est possible, mais accompagnée de toutes les circonstances qui peuvent piquer l'enfant de honte & de remords; par exemple, montrez-lui tout ce que vous avez fait, pour éviter cette extrémité;

paraissez-lui en affligé , parlez devant lui avec d'autres personnes du malheur de ceux qui manquent de raison & d'honneur , jusqu'à se faire châtier ; retranchez les marques d'amitié ordinaires , jusqu'à ce que vous voyez qu'il ait besoin de consolation ; rendez ce châtiement public ou secret , selon que vous jugerez qu'il sera plus utile à l'enfant , ou de lui causer une grande honte , ou de lui montrer qu'on la lui épargne ; réservez cette honte publique pour servir de dernier remède ; servez-vous quelquefois d'une personne raisonnable qui console l'enfant , qui lui dise ce que vous ne devez pas alors lui dire vous-même : qui le guerisse de la mauvaise honte , qui le dispose à revenir

à vous , & auquel l'enfant dans son émotion puisse ouvrir son cœur plus librement qu'il n'oseroit le faire devant vous. Mais sur tout, qu'il ne paroisse jamais que vous demandiez de l'enfant que les soumissions nécessaires ; tâchez de faire en sorte qu'il s'y condamne luy-même , qu'il l'exécute de bonne grace , & qu'il ne vous reste qu'à adoucir la peine qu'il aura acceptée , chacun doit employer les regles generales selon les besoins particuliers. Les hommes , & sur tout les enfans ne se ressemblent pas toujours à eux-mêmes ; ce qui est bon aujourd'hui est dangereux demain : une conduite toujours uniforme ne peut estre utile.

Le moins qu'on peut faire

de leçons en formes , c'est le meilleur ; on peut insinuer une infinité d'instructions plus utiles que les leçons mêmes dans des conversations gayer. J'ay vû divers enfans qui ont appris à lire en se jouant : on n'a qu'à leur raconter des choses divertissantes , qu'on tire d'un livre en leur presence , & leur faire connoistre insensiblement les lettres. Après cela ils souhaitent d'eux-mêmes de pouvoir aller à la source de ce qui leur a donné du plaisir.

Les deux choses qui gâtent tout , c'est qu'on leur fait apprendre à lire d'abord en latin ce qui leur ôte tout le plaisir de la lecture , & qu'on veut les accoustumer à lire avec une emphase forcée & ridicule. Il

faut leur donner un livre bien relié, doré même sur la tranche, avec de belles images, & des caractères bien formez. Tout ce qui rejoüit l'imagination facilite l'étude : Il faut tâcher de choisir un livre plein d'histoires courtes & merveilleuses ; cela fait, ne soyez pas en peine que l'enfant n'apprenne à lire, ne le fatiguez pas même pour le faire lire exactement : laissez-le prononcer naturellement comme il parle, les autres tons sont toujours mauvais, & sentent la déclamation du College : quand sa langue sera dénouée, sa poitrine plus forte, & l'habitude de lire plus grande, il lira sans peine, avec plus de grace & plus distinctement.

La maniere d'enseigner à écrire doit être à peu près de

même ; quand les enfans sçavent déjà un peu lire , on leur peut faire un divertissement de former des lettres , & s'ils sont plusieurs ensemble , il faut y mettre de l'émulation. Les enfans se portent d'eux-mêmes à faire des figures sur le papier ; si peu qu'on aide cette inclination sans la gêner trop , ils formeront les lettres en se jouant , & s'accoutumeront peu à peu à écrire. On peut même les y exciter en leur promettant quelque récompense qui soit de leur goût , & qui n'ait point de consequence dangereuse.

Ecrivez-moi un billet , dira-t'on , mandez telle chose à votre frere , ou à votre cousin , tout cela fait plaisir à l'enfant , pourvû qu'aucune image tri-

ste de leçon réglée ne le trouble. Une libre curiosité, dit S. Augustin, sur sa propre expérience, excite bien plus l'esprit des enfans, qu'une regle & une nécessité imposée par la crainte.

Remarquez un grand défaut des éducations ordinaires: on met tout le plaisir d'un côté, & tout l'ennuy de l'autre; tout l'ennuy dans l'étude, tout le plaisir dans les divertissemens: que peut faire un enfant: sinon supporter impatientement cette regle, & courir ardemment après les jeux.

Tâchons donc de changer cet ordre, rendons l'étude agréable, cachons-là sous l'apparence de la liberté & du plaisir; souffrons que les enfans

fans interrompent quelquefois l'étude par de petites faillies de divertissement, ils ont besoin de ces distractions pour délasser leur esprit.

Laiſſons leur vûë se promener un peu, permettons leur même de tems en tems quelque digression ou quelque jeu, afin que leur esprit se mette au large, puis ramenons-les doucement au but. Une regularité trop exacte pour exiger d'eux des études sans interruption, leur nuit beaucoup; souvent ceux qui les gouvernent affectent cette regularité, parce qu'elle leur est plus commode qu'une sujettion continuelle à profiter de tous les momens. En même tems ôtons aux divertissemens des enfans tout ce qui peut les passionner trop: mais

tout ce qui peut délasser l'esprit , lui offrir une variété agreable , satisfaire sa curiosité pour les choses utiles , exercer le corps aux arts convenables ; tout cela doit être employé dans les divertissemens des enfans ; ceux qu'ils aiment le mieux , sont ceux où le corps est en mouvement, ils sont contens , pourvû qu'ils changent souvent de places , un volant ou une boule suffit. Ainsi il ne faut pas être en peine de leurs plaisirs , ils en inventent assez eux-mêmes , il suffit de les laisser faire , de les observer avec un visage gai , & de les moderer dès qu'ils s'échauffent trop. Il est bon seulement de leur faire sentir , autant qu'il est possible , les plaisirs que l'esprit peut

donner, comme la conversation, les nouvelles, les histoires & plusieurs jeux d'industrie qui renferment quelque instruction. Tout cela aura son usage en son temps; mais il ne faut pas forcer le goût des enfans la-dessus, on ne doit que leur offrir des ouvertures: un jour leur corps sera moins disposé à se remüer, & leur esprit agira davantage.

Le soin qu'on prendra cependant à assaisonner de plaisir les occupations serieuses, servira beaucoup à ralentir l'ardeur de la jeunesse pour les divertissemens dangereux. C'est la sujettion & l'ennui qui donnent tant d'impatience de se divertir. Si une fille s'ennuïoit moins à être auprès de sa mere, elle n'auroit pas tant

d'envie de lui échaper pour aller chercher des compagnies moins bonnes.

Dans le choix des divertissemens, il faut éviter toutes les societez suspectes. Point de garçons avec les filles, ny même des filles dont l'esprit ne soit réglé & seur. Les jeux qui dissipent & qui passionnent trop, ou qui accoûtument à une agitation de corps immodeste pour une fille; les frequentes sorties de la maison, & les conversations qui peuvent donner l'envie d'en sortir souvent, doivent être évitées. Quand on ne s'est encore gâté par aucun grand divertissement & qu'on n'a fait naître en soi aucune passion ardente, on trouve aisément la joie : la santé & l'innocence

en font les vraies sources : mais les gens qui ont eû le malheur de s'accôûtumer aux plaisirs violens , perdent le goût des plaisirs moderez , & s'ennuient toujours dans une recherche inquiète de la joïe.

On se gâte le goût pour les divertissemens comme pour les viandes ; on s'accôûtume tellement aux choses de haut goût , que les viandes communes & simplement assaisonnées deviennent fades & insipides. Craignons donc ces grands ébranlemens de l'ame qui préparent l'ennui & le dégoût ; sur tout ils sont plus à craindre pour les enfans qui résistent moins à ce qu'ils sentent & qui veulent être toujours émus ; tenons-les dans le goût des choses simples.

qu'il ne faille point de grands
aprêts de viandes pour les
nourrir : ni de divertissemens
pour les rejoüir. La sobriété
donne toujours assez d'appetit
fans avoir besoin de le reveil-
ler par des ragouts qui portent
à l'intemperance ; la tempe-
rance , disoit un ancien , est la
meilleure ouvriere de la vo-
lupté : avec cette temperance
qui fait la santé du corps &
de l'ame , on est toujours dans
une joye douce & modérée ;
on n'a besoin ni de machines ,
ni de spectacles , ni de dépen-
se pour se rejoüir ; un petit
jeu qu'on invente , une lectu-
re , un travail qu'on entre-
prend , une promenade , une
conversation innocente qui
délassé après le travail , font
sentir une joie plus pure que

la musique la plus charman-
te.

Les plaisirs simples sont moins
vifs & moins sensibles , il est
vrai. Les autres enlèvent l'a-
me en remuant les ressorts des
passions. Mais les plaisirs sim-
ples sont d'un meilleur usage ,
ils donnent une joie égale &
durable sans aucune suite ma-
lignè. Ils sont toujours bien-
faisans , au lieu que les autres
plaisirs sont comme les vins
frelatez qui plaisent d'abord
plus que les naturels , mais qui
alterent & qui nuisent à la
santé ; le temperament de l'a-
me se gâte aussi-bien que le
goût par la recherche de ces
plaisirs vifs & piquans. Tout
ce qu'on peut faire pour les
ensans qu'on gouverne , c'est
de les accoutumer à cette vie

simple , d'en fortifier en eux l'habitude le plus long-temps qu'on peut , de les prévenir de la crainte des inconveniens attachez aux autres plaisirs , & de ne les point abandonner à eux-mêmes , comme on fait d'ordinaire dans l'âge où les passions commencent à se faire sentir , & où par conséquent ils ont plus besoin d'être retenus.

Il faut avoüer que de toutes les peines de l'éducation, aucune n'est comparable à celle d'élever des enfans qui manquent de sensibilité. Les naturels vifs & sensibles sont capables de terribles égaremens, Les passions & la présomption les entraînent ; mais aussi ils ont de grandes ressources , & reviennent souvent de
loin ;

loin ; l'instruction est en eux une germe caché qui pousse , & qui fructifie quelquefois , quand l'expérience vient au secours de la raison , & que les passions s'attiedissent ; au moins on sçait par où on peut les rendre attentifs , & réveiller leur curiosité. On a en eux de quoi les interesser à ce qu'on leur enseigne , & les piquer d'honneur ; au lieu qu'on n'a aucune prise sur les naturels indolents. Toutes les pensées de ceux-ci sont des distractions , ils ne sont jamais où ils doivent être ; on ne peut même les toucher jusqu'au vif par les corrections ; ils écoutent tout , & ne sentent rien. Cette indolence rend l'enfant negligent & dégoûté de tout ce qu'il fait ; c'est alors que la meilleure

éducation court risque d'échoïer , si on ne se hâte d'aller audevant du mal dès la première enfance. Beaucoup de gens qui n'approfondissent gueres , concluent de ce mauvais succès , que c'est la nature qui fait tout pour former des hommes de merite , & que l'éducation n'y peut rien ; au lieu qu'il faudroit seulement conclure qu'il y a des naturels semblables aux terres ingrates sur qui la culture fait peu. C'est encore bien pis quand ces éducations si difficiles sont traversées ou négligées , ou mal réglées dans leurs commencemens.

Il faut encore observer qu'il y a des naturels d'enfans auxquels on se trompe beaucoup. Ils paroissent d'abord jolis , parce que les premières graces de

L'enfance ont un lustre qui couvre tout. On y voit je ne sçai quoi de tendre & d'aimable, qui empêche d'examiner de près le détail des traits du visage. Tout ce qu'on trouve d'esprit en eux surprend, parce qu'on n'en attend point de cet âge. Toutes les fautes de leur jugement sont permises & ont la grace de l'ingenuité; on prend une certaine vivacité du corps, qui ne manque jamais de paroître dans les enfans, pour celle de l'esprit. De-là vient que l'enfance semble promettre tant, & qu'elle donne si peu. Tel a été celebre par son esprit à l'âge de cinq ans, qui est tombé dans l'obscurité & dans le mépris, à mesure qu'on l'a vû croître. De toutes les qualitez qu'on voit dans

les enfans , il n'y en a qu'une sur laquelle on puisse compter , c'est le bon raisonnement ; il croît toujours avec eux , pourvû qu'il soit bien cultivé ; les graces de l'enfance s'effacent , la vivacité s'éteint , la tendresse de cœur se perd même souvent , parce que les passions & le commerce des hommes politiques endurcissent insensiblement les jeunes gens qui entrent dans le monde. Tâchez donc de découvrir au travers des graces de l'enfance , si le naturel que vous avez à gouverner , manque de curiosité , & s'il est peu sensible à une honnête émulation. En ce cas il est difficile que toutes les personnes chargées de son éducation ne se rebutent bien-tôt dans un travail si ingrat & si

épineux. Il faut donc remuer promptement tous les ressorts de l'ame de l'enfant pour le tirer de cet assoupissement. Si vous prévoyez cet inconvénient, ne pressez pas d'abord les instructions suivies, gardez-vous bien de charger sa memoire: car c'est ce qui étouffe, & qui appesantit le cerveau; ne le fatiguez point par des regles gênantes: égayez-le, puisqu'il tombe dans l'extrémité contraire à la présomption; ne craignez point de lui montrer avec discretion de quoi il est capable; contentez-vous de peu; faites-lui remarquer ses moindres succès; representez-lui combien mal-à propos il a craint de ne pouvoir réüssir dans des choses qu'il fait bien; mettez en œuvre

l'émulation. La jalousie est plus violente dans les enfans qu'on ne sçauroit se l'imaginer ; on en voit quelquefois qui sechent, & qui déperissent d'une langueur secrete , parce que d'autres sont plus aimez & plus caressez qu'eux. C'est une cruauté trop ordinaire aux meres que de leur faire souffrir ce tourment ; mais il faut sçavoir employer ce remede dans les besoins pressants contre l'indolence ; mettez devant l'enfant que vous élevez d'autres enfans qui ne fassent gueres mieux que lui. Des exemples disproportionnez à sa foiblesse acheveroit de le decourager.

Donnez-lui de temps en temps de petites victoires sur ceux dont il est jaloux ; en-

gagez-le, si vous le pouvez, à rire librement avec vous de sa timidité ; faites-lui voir des gens timides comme lui, qui surmontent enfin leur temperament ; apprenez - lui par des instructions indirectes à l'occasion d'autrui, que la timidité & la paresse étouffent l'esprit, que les gens mols & inappliquez, quelque genie qu'ils aient, se rendent imbecilles, & se dégradent eux-mêmes ; mais gardez-vous bien de lui donner ces instructions d'un ton austere & impatient : car rien ne renforce tant au dedans de lui-même un enfant mol & timide que la rudesse ; au contraire redoublez vos soins pour assaisonner de facilitez & de plaisirs proportionnez à son naturel, le tra-

vail que vous ne pouvez lui épargner ; peut-être faudra-t-il même de temps en temps le piquer par le mépris & par les reproches. Vous ne devez pas le faire vous-même , il faut qu'une personne inferieure , comme un autre enfant , le fasse , sans que vous paroissiez le sçavoir.

Saint Augustin raconte qu'un reproche fait à sainte Monique sa mere dans son enfance par une servante , la toucha jusqu'à la corriger d'une mauvaise habitude de boire du vin pur , dont la vehemence & la severité de sa gouvernante n'avoit pû la préserver. Enfin il faut tâcher de donner du goût à l'esprit de ces sortes d'enfans , comme on tâche d'en donner au corps de certains malades.

On leur laisse chercher ce qui peut guerir leur dégoût ; on leur souffre quelques fantaisies aux dépens même des regles , pourvû qu'elles n'aillent pas à des excès dangereux. Il est bien plus difficile de donner du goût à ceux qui n'en ont pas , que de former le goût de ceux qui ne l'ont pas encore tel qu'il doit être.

Il y a une autre espece de sensibilité encore plus difficile & plus importante à donner , c'est celle de l'amitié. Dès qu'un enfant en est capable , il n'est plus question que de tourner son cœur vers des personnes qui lui soient utiles. L'amitié le menera presqu'à toutes les choses qu'on voudra de lui ; on a un lien assuré pour l'attirer au bien , pourvû qu'on

s'en sçache servir : il ne reste plus à craindre que l'excès ou le mauvais choix dans ses affections ; mais il y a d'autres enfans qui naissent politiques , cachez , indifferens pour rapporter secretement tout à eux-mêmes ; ils trompent leurs parens que la tendresse rend credules ; ils font semblant de les aimer , ils étudient leurs inclinations pour s'y conformer ; ils paroissent plus dociles que les autres enfans du même âge , qui agissent sans déguisement selon leur humeur ; leur souplesse , qui cache une volonté âpre , paroît une veritable douceur , & leur naturel dissimulé ne se déploie tout entier , que quand il n'est plus temps de le redresser.

S'il y a quelque naturel d'enfant , sur lequel l'éducation ne puisse rien , on peut dire que c'est celui-là , & cependant il faut avouer que le nombre en est plus grand qu'on ne s'imagine ; les parens ne peuvent se résoudre à croire que leurs enfans aient le cœur mal fait ; quand ils ne veulent pas le voir d'eux-mêmes , personne n'ose entreprendre de les en convaincre , & le mal augmente toujours ; le principal remède seroit de mettre les enfans dès le premier âge dans une grande liberté de découvrir leurs inclinations. Il faut toujours les connoître à fonds , avant que de les corriger. Ils sont naturellement simples & ouverts ; mais si peu qu'on les gêne , ou qu'on leur donne

quelque exemple de déguisement, ils ne reviennent plus à cette première simplicité. Il est vrai que Dieu seul donne la tendresse & la bonté de cœur : on peut seulement tâcher de l'exciter par des exemples généraux, par des maximes d'honneur & de désintéressement, par le mépris des gens qui s'aiment trop eux-mêmes. Il faut essayer de faire goûter de bonne heure aux enfans, avant qu'ils aient perdu cette première simplicité, des mouvemens les plus naturels, le plaisir d'une amitié cordiale & réciproque. Rien n'y servira tant que de mettre d'abord auprès d'eux des gens qui ne leur montrent jamais rien de dur, de faux, de bas & d'intéressé. Il vaudroit mieux souffrir au-

près d'eux des gens qui auroient d'autres deffauts, & qui fussent exempts de ceux-là. Il faut encore louer les enfans de tout ce que l'amitié leur fait faire, pourvû qu'elle ne soit point trop déplacée, ou trop ardente. Il faut encore que les parens leur paroissent pleins d'une amitié sincere pour eux: car les enfans apprennent souvent de leurs parens même à n'aimer rien. Enfin je voudrois retrancher devant eux à l'égard des amis tous les complimens superflus, toutes les démonstrations feintes d'amitié, & toutes les fausses caresses, par lesquelles on leur enseigne à payer de vaines apparences les personnes qu'ils doivent aimer.

Il y a un deffaut opposé à

celui que nous venons de représenter, qui est bien plus ordinaire dans les filles. C'est celui de se passionner sur les choses mêmes les plus indifférentes. Elles ne sçauroient voir deux personnes qui sont mal ensemble, sans prendre parti dans leur cœur pour l'une contre l'autre ; elles sont toutes pleines d'affections ou d'aversions sans fondement ; elles n'apperçoivent aucun deffaut dans ce qu'elles estiment, & aucune bonne qualité dans ce qu'elles méprisent. Il ne faut pas d'abord s'y opposer : car la contradiction fortifieroit ces fantaisies ; mais il faut peu à peu faire remarquer à une jeune personne, qu'on connoît mieux qu'elle tout ce qu'il y a de bon dans ce qu'elle aime,

& tout ce qu'il y a de mauvais dans ce qui la choque ; prenez soin en même - temps de lui faire sentir dans les occasions l'incommodité des défauts qui se trouvent dans ce qui la charme, & la commodité des qualitez avantageuses qui se rencontrent dans ce qui lui déplaît ; ne la pressez pas , vous verrez qu'elle reviendra d'elle - même. Après cela faites - lui remarquer ses entêtements passez avec leurs circonstances les plus déraisonnables. Dites - lui doucement qu'elle verra de même ceux dont elle n'est pas encore guerie , quand ils seront finis. Racontez - lui les erreurs semblables où vous avez été à son âge. Sur-tout montrez - lui le plus sensiblement que vous pourrez le grand

mélange de bien & de mal qu'on trouve dans tout ce qu'on peut aimer & haïr , pour rallentir l'ardeur de ses amitez & de ses aversions.

Ne promettez jamais aux enfans pour récompenses , des ajustemens ou des friandises ; c'est faire deux maux ; le premier , de leur inspirer l'estime de ce qu'ils doivent mépriser ; & le second , de vous ôter le moyen d'établir d'autres récompenses qui faciliteroient vôtre travail ; gardez - vous bien de les menacer de les faire étudier , ou de les assujettir à quelque regle. Il faut faire le moins de regle qu'on peut , & lorsqu'on ne peut éviter d'en faire quelqu'une , il la faut faire passer doucement , sans lui donner ce nom , & montrant

montrant toujours quelque raison de commodité pour faire une chose dans un temps & dans un lieu plutôt que dans un autre. On courroit risque de décourager les enfans, si on ne les louoit jamais lorsqu'ils font bien. Quoique les louanges soient à craindre à cause de la vanité, il faut tâcher de s'en servir pour animer les enfans sans les enyvrer.

Nous voïons que Saint Paul les emploie souvent pour encourager les foibles, & pour faire passer plus doucement la correction. Les peres en ont fait le même usage. Il est vrai que pour les rendre utiles il faut les assaisonner de maniere qu'on en ôte l'exageration, la flatterie, & qu'en même temps on rapporte tout le bien à Dieu

90 *De l'Education*

comme à sa source. On peut aussi récompenser les enfans par des jeux innocens, & mêlez de quelque industrie, par des promenades, où la conversation ne soit pas sans fruit, par de petits presens qui seront des especes de prix, comme des tableaux ou des estampes, ou des médailles, ou des cartes de Geographie, ou des livres d'orez.





C H A P I T R E VI.

*De l'usage des Histoires pour
les Enfans.*

LEs enfans aiment avec passions les contes ridicules ; on les voit tous les jours transportez de joye , ou versant des larmes au recit des aventures qu'on leur raconte ; ne manquez pas de profiter de ce penchant quand vous les voyez disposez à vous entendre ; racontez-leur quelque fable , courte & jolie ; mais choisissez quelques fables d'animaux qui soient ingenieuses & inno-

centes. Donnez-les pour ce qu'elles sont ; montrez-en le but serieux. Pour les fables païennes , une fille sera heureuse de les ignorer toute sa vie , à cause qu'elles sont impures & pleines d'absurditez impies. Si vous ne pouvez les faire ignorer toutes à l'enfant , inspirez - en l'horreur. Quand vous aurez raconté une fable , attendez que l'enfant vous demande d'en dire d'autres ; ainsi laissez-le toujours dans une espece de faim d'en apprendre davantage ; ensuite la curiosité étant excitée , racontez certaines histoires choisies , mais en peu de mots ; liez les ensemble ; & remettez d'un jour à l'autre à dire la suite , pour tenir les enfans en suspens , & leur donner de l'im-

patience de voir la fin ; animez vos recits de tons vifs & familiers ; faites parler tous vos personnage ; les enfans qui ont l'imagination vive , croiront les voir , & les entendre ; par exemple racontez l'histoire de Joseph ; faites parler ses freres comme des brutaux , Jacob comme un pere tendre & affligé , que Joseph parle lui-même , qu'il prenne plaisir étant maître en Egypte à se cacher à ses freres , à leur faire peur , & puis à se découvrir : cette representation naïve jointe au merveilleux de cette histoire charmera un enfant , pourvû qu'on ne le charge pas trop de semblables recits , qu'on les lui promette même pour recompense , quand il sera sage , qu'on ne leur donne point l'air d'é-

tude, qu'on n'oblige point l'enfant de les repeter : ces repetitions, à moins qu'ils ne s'y portent d'eux-mêmes, gênent les enfans, & leur ôtent tout l'agrément de ces sortes d'histoires.

Il faut néanmoins observer que si l'enfant a quelque facilité de parler, il se portera de lui-même à raconter aux personnes qu'il aime, les histoires qui lui auront donné plus de plaisir ; mais ne lui en faites point une regle. Vous pouvez vous servir de quelque personne qui sera libre avec l'enfant, & qui paroîtra desirer apprendre de lui son histoire. L'enfant sera ravi de la lui raconter ; ne faites pas semblant de l'entendre ; laissez le dire sans le reprendre de

ses fautes. Lorsqu'il sera plus accoûtumé à raconter , vous pourrez lui faire remarquer doucement la meilleure maniere de faire une narration qui est de la rendre courte , simple , & naïve par le choix des circonstances qui représentent mieux le naturel de chaque chose. Si vous avez plusieurs enfans , accoûtumez-les peu à peu à représenter les personnages des histoires qu'ils ont apprises ; l'un sera Abraham , & l'autre Isaac : ces représentations les charmeront plus que d'autres jeux , les accoûtumeront à penser & à dire des choses serieuses avec plaisir , & rendront ces histoires ineffaçables dans leur memoire.

Il faut tâcher de leur donner plus de gout pour les his-

toires saintes que pour les autres , non en leur disant qu'elles sont plus belles , ce qu'ils ne croiroient peut-être pas ; mais en le leur faisant sentir sans le dire. Faites-leur remarquer combien elles sont importantes , singulieres , merveilleuses , pleines de peintures naturelles & d'une noble vivacité. Celles de la creation , de la chute d'Adam , du Déluge , de la vocation d'Abraham , du Sacrifice d'Isaac , des aventures de Joseph que nous avons touchées , de la naissance & de la fuite de Moïse , ne sont pas seulement propres à réveiller la curiosité des enfans ; mais en leur découvrant l'origine de la Religion , elles en posent les fondemens dans leur esprit. Il faut

faut ignorer profondément l'essentiel de la Religion, pour ne pas voir qu'elle est toute historique; c'est par un tissu de faits merveilleux que nous trouvons son établissement, sa perpétuité, & tout ce qui doit nous la faire pratiquer & croire. Il ne faut pas s'imaginer qu'on veuille engager les gens à s'enfoncer dans la science, quand on leur propose toutes ces histoires; elles sont courtes, variées, propres à plaire aux gens les plus grossiers. Dieu qui connoît mieux que personne l'esprit de l'homme qu'il a formé, a mis la Religion dans des faits populaires, qui bien loin de surcharger les simples, leur aident à concevoir & à retenir les mystères; par exemple, dites à un un enfant qu'en

Dieu trois personnes égales ne font qu'une seule nature. A force d'entendre, & de repeter ces termes, il les retiendra dans sa memoire; mais je doute qu'il en conçoive le sens. Racontez - lui que JESUS-CHRIST sortant des eaux du Jourdain, le pere fit entendre cette voix du Ciel; C'est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis ma complaisance, Ecoûtez-le. Ajoûtez que le saint Esprit descendit sur le Sauveur en forme de colombe; vous lui faites sensiblement trouver la Trinité dans une histoire qu'il n'oubliera point. Voilà trois Personnes qu'il distinguera toujours par la difference de leurs actions; vous n'aurez plus qu'à lui apprendre que toutes ensemble, elles ne font qu'un

Seul Dieu. Cet exemple suffit pour montrer l'utilité des histoires ; quoiqu'elles semblent allonger l'instruction, elles l'abregent beaucoup & lui ôtent la secheresse des Catechismes où les mysteres sont détachés des faits ; aussi voïons-nous qu'anciennement on instruisoit par les histoires. La maniere admirable dont saint Augustin veut qu'on instruisse tous les ignorans, n'étoit point une methode que ce Pere eut seul introduite, c'étoit la methode & la pratique universelle de l'Eglise. Elle consistoit à montrer par la suite de l'histoire, la Religion aussi ancienne que le monde, JESUS-CHRIST attendu dans l'ancien Testament & JESUS-CHRIST regnant dans le nouveau, c'est

le fond de l'instruction Chrétienne.

Cela demande un peu plus de temps & de soin, que l'instruction à laquelle beaucoup de gens se bornent; mais aussi on sçait véritablement la Religion quand on sçait ce détail: au lieu que quand on l'ignore, on n'a que des idées confuses sur JESUS-CHRIST, sur l'Evangile, sur l'Eglise, sur la nécessité de se soumettre absolument à ses décisions; & sur le fond des vertus que le nom Chrétien nous doit inspirer. Le Catechisme historique imprimé depuis peu de temps, qui est un livre simple, court & bien plus clair que les Catechismes ordinaires, renferme tout ce qu'il faut sçavoir là-dessus; ainsi on ne peut

pas dire qu'on demande beaucoup d'étude. Ce dessein est même celui du Concile de Trente ; avec cette circonstance que le Catechisme du Concile est un peu trop mêlé de termes Theologiques pour les personnes simples.

Joignons donc aux histoires que j'ai remarquées le passage de la Mer Rouge , & le séjour du peuple au desert où il mangeoit un pain qui tomboit du Ciel , & bûvoit une eau que Moyse faisoit couler d'un rocher en le frappant avec sa verge. Representez la conquête miraculeuse de la Terre promise où les eaux du Jourdain remontent vers leur source , & les murailles d'une Ville tombent d'elles-mêmes à la vûë des assiegeans. Peignez

au naturel les combats de Saül & de David , montrez celui-ci dès sa jeunesse sans armes & avec son habit de Berger vainqueur du fier Geant Goliath ; n'oubliez pas la gloire & la sagesse de Salomon , faites-le décider entre les deux femmes qui se disputent un enfant ; mais montrez-le tombant du haut de cette sagesse , & se deshonorant par la mollesse , suite presque inévitable d'une trop grande prospérité.

Faites parler les Prophetes aux Rois de la part de Dieu , qu'ils lisent dans l'avenir comme dans un livre , qu'ils paroissent humbles , austeres , & souffrant de continuelles persecutions pour avoir dit la verité. Mettez en sa place la premiere ruine de Jerusalem. Faites voir

le temple brûlé , & la Ville
sainte ruinée pour les pechez
du peuple. Racontez la capti-
vité de Babylone , où les Juifs
pleuroient leur chere Sion ;
Avant leur retour montrez en
passant les aventures délicieu-
ses de Tobie , & de Judith ,
d'Esther , & de Daniel. Il ne se-
roit pas même inutile de faire
déclarer les enfans sur les dif-
ferens caracteres de ces Saints ,
pour sçavoir ceux qu'ils goû-
tent le plus. L'un prefereroit
Esther , l'autre Judith , & cela
exciteroit entr'eux une petite
contention , qui imprimeroit
plus fortement dans leurs es-
prits ces histoires , & forme-
roit leur jugement. Puis rame-
nez le peuple à Jerusalem , &
faites-lui reparer ses ruines ,
faites une peinture riante de sa

paix & de son bonheur ; bientôt après faites un portrait du cruel & impie Antiochus qui meurt dans une fausse pénitence. Montrez sous ce persecuteur les victoires des Machabées , & le martyre des sept freres du même nom. Venez à la naissance miraculeuse de S. Jean. Racontez plus en détail celle de JESUS-CHRIST , après quoi il faut choisir dans l'Evangile tous les endroits les plus éclatans de sa vie , sa prédication dans le Temple à l'âge de douze ans , son Baptême , sa retraite au desert & sa tentation , la vocation de ses Apôtres , la multiplication des pains , la conversion de la pecheresse qui oignit les pieds du Sauveur d'un parfum , les laves de ses larmes , & les essuya avec

ses cheveux. Representez encore la Samaritaine instruite, l'Aveugle né guéri, Lazare résuscité, JESUS-CHRIST qui entre triomphant à Jerusalem; Faites voir sa passion, peignez-le sortant du Tombeau. Ensuite il faut marquer la familiarité avec laquelle il fut quarante jours avec ses Disciples, jusqu'à ce qu'ils le virent montant au Ciel; la descente du Saint Esprit, la lapidation de saint Etienne, la conversion de saint Paul, la vocation du Centenier Corneille; les voyages des Apôtres & particulièrement de saint Paul, sont encore très-agréables. Choisissez les plus merveilleuses des histoires des Martyrs, & quelque chose en gros de la vie celeste des premiers Chrétiens: mê-

lez-y le courage des jeunes Vierges, les plus étonnantes austeritez des solitaires, la conversion des Empereurs & de l'empire, l'aveuglement des Juifs, & leur punition terrible qui dure encore.

Toutes ces histoires ménagées discrettement feroient entrer avec plaisir dans l'imagination des enfans vive & tendre, toute une suite de Religion depuis la création du monde jusqu'à nous, qui leur en donneroit de très-nobles idées, & qui ne s'effaceroit jamais. Ils verroient même dans cette histoire, la main de Dieu toujours levée pour delivrer les justes, & pour confondre les impies. Ils s'accoûtumeroient à voir Dieu, faisant tout en toutes choses, & menant secre-

rement à ses desseins les créatures qui paroissent le plus s'en éloigner : mais il faudroit recueillir dans ces Histoires tout ce qui donne les images les plus riantes & les plus magnifiques , parce qu'il faut employer tout pour faire en sorte que les enfans trouvent la Religion belle , aimable & auguste , au lieu qu'ils se la représentent d'ordinaire comme quelque chose de triste & de languissant.

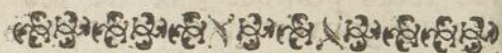
Outre l'avantage inestimable d'enseigner ainsi la Religion aux enfans , ce fond d'histoires agréables qu'on jette de bonne heure dans leur mémoire , éveille leur curiosité pour les choses serieuses , les rend sensibles aux plaisirs de l'esprit , fait qu'ils s'interessent à

ce qu'ils entendent dire des autres histoires qui ont quelque liaison avec celles qu'ils sçavent déjà. Mais encore une fois il faut bien se garder de leur faire jamais une loi d'écouter, ni de retenir ces histoires, encore moins d'en faire des leçons réglées, il faut que le plaisir fasse tout. Ne les pressez pas, vous en viendrez à bout, même pour les esprits communs, il n'y a qu'à ne les point trop charger, & à laisser venir leur curiosité peu à peu. Mais, direz-vous, comment leur raconter ces histoires d'une maniere vive, courte, naturelle, & agreable? Où sont les gouvernantes qui le sçavent faire? A cela je repons que je ne le propose, qu'afin qu'on tâche de choisir des personnes

de bon esprit pour gouverner les enfans, & qu'on leur inspire autant qu'on pourra cette methode d'enseigner : Chaque gouvernante en prendra selon la mesure de son talent. Mais enfin si peu qu'elles aient d'ouverture d'esprit, la chose ira moins mal, quand on les formera à cette maniere qui est naturelle & simple.

Elles peuvent ajoûter à leurs discours la vûë des estampes ou des tableaux qui representent agreablement les histoires saintes. Les Estampes peuvent suffire, il faut s'en servir pour l'usage ordinaire ; mais quand on aura commodité de montrer aux enfans de bons tableaux, il ne faut pas le negliger : car la force des couleurs avec la grandeur des fig

gures au naturel frapperont bien davantage leur imagination.



CHAPITRE VII.

Comment il faut faire entrer dans l'esprit des enfans les premiers principes de la Religion.

NOUS avons remarqué que le premier âge des enfans n'est pas propre à raisonner, non qu'ils n'ayent déjà toutes les idées, & tous les principes généraux de raison qu'ils auront dans la suite, mais parce que faute de connoître beaucoup de faits, ils ne peu-

vent appliquer leur raison , & que d'ailleurs l'agitation de leur cerveau les empêche de suivre leurs pensées , & de les lier.

Il faut pourtant sans les presser , tourner doucement le premier usage de leur raison à connoître Dieu. Persuadez-les des veritez Chrétiennes , sans leur donner de sujets de doute ; ils voient mourir quelqu'un, ils sçavent qu'on l'enterre ; dites-leur : Ce mort est-il dans le tombeau ? *Oüi.* Il n'est donc pas en Paradis ; *Pardonnez-moy, il y est.* Comment est-il dans le Tombeau , & dans le Paradis en même-temps ? *C'est son ame qui est en Paradis , c'est son corps qui est mis dans la terre.* Son ame n'est donc pas son

corps ? *Non*. L'ame n'est donc pas morte ? *Non*, elle vivra toujours dans le Ciel. Ajoûtez, & vous, voulez-vous être sauvée ? *Oiii*. Mais qu'est ce que se sauver ? *C'est que l'ame va en Paradis quand on est mort*. Et la mort qu'est-ce ? *C'est que l'ame quitte le corps & que le corps s'en va en poussiere*.

Je ne prétens pas qu'on mène d'abord les enfans à répondre ainsi : je puis dire néanmoins que plusieurs m'ont fait ces reponses dès l'âge de quatre ans ; mais je suppose un esprit moins ouvert, & plus reculé. Le pis aller, c'est de l'attendre quelque année de plus sans impatience.

Il faut montrer aux enfans une maison & les accoûtumer

à comprendre que cette maison ne s'est pas bâtie d'elle même. Les pierres , leur direz-vous , ne se sont pas élevées sans que personne les portât ; il est bon même de leur montrer des Massons qui bâtissent ; puis faites-leur regarder le Ciel, la terre , & les principales choses que Dieu y a faites pour l'usage de l'homme. Dites leur , voyez combien le monde est plus beau, & mieux fait qu'une maison. S'est-il fait de lui-même ? Non, sans doute : c'est Dieu qui l'a bâti de ses propres mains.

D'abord suivez la méthode de l'Écriture : frappez vivement leur imagination , ne leur proposez rien qui ne soit revêtu d'images sensibles. Re-

presentez Dieu assis sur un trône , avec des yeux plus brillans que les rayons du Soleil , & plus perçans que les éclairs. Faites-le parler , donnez - luy des oreilles qui écoutent tout , des mains qui portent l'Univers , des bras toujours levez pour punir les méchans , un cœur tendre & paternel pour rendre heureux ceux qui l'aiment. Viendra le temps que vous rendrez toutes ces connoissances plus exactes. Observez toutes les ouvertures que l'esprit de l'enfant vous donnera , tâtez-le par divers endroits pour decouvrir par où les grandes veritez peuvent mieux entrer dans sa tête. Sur tout ne lui dites rien de nouveau , sans le lui familiariser

par quelque comparaison sensible.

Par exemple demandez - lui s'il aimeroit mieux mourir que de renoncer à JESUS-CHRIST , il vous répondra , *Oüi* : ajoutez , mais quoi , donneriez-vous votre tête à couper pour aller en Paradis ? *Oüi*. Jusques-là l'enfant croit qu'il auroit assez de courage pour le faire ; mais vous qui voulez lui faire sentir qu'on ne peut rien sans la grace , vous ne gagnerez rien ; si vous lui dites simplement qu'on a besoin de grace pour être fidele : Il n'entend point tous ces mots-là , & si vous l'accoutumez à les dire sans les entendre , vous n'en êtes pas plus avancé. Que ferez - vous donc ? Racontez-lui l'histoire

de saint Pierre ; representez-le qui dit d'un ton présomptueux , s'il faut mourir , je vous suivrai , quand tous les autres vous quitteroient , je ne vous abandonnerai jamais. Puis dépeignez sa chute , il renie trois fois JESUS-CHRIST , une servante lui fait peur. Dites pourquoi Dieu permet qu'il fût si foible ; puis servez-vous de la comparaison d'un enfant , ou d'un malade qui ne sçauroit marcher tout seul , & faites-lui entendre que nous avons besoin que Dieu nous porte , comme une nourrice porte son enfant , par-là vous rendrez sensible le mystere de la grace.

Mais la verité la plus difficile à faire entendre , est que nous avons une ame plus pre-

cieuse que nôtre corps. On accoûtume d'abord les enfans à parler de leur ame, & on fait bien : car ce langage qu'ils n'entendent point, ne laisse pas de les accoûtumer à supposer confusément la distinction du corps & de l'ame en attendant qu'ils puissent la concevoir. Autant que les prejugez de l'enfance sont pernicioeux, quand ils mènent à l'erreur, autant sont-ils utiles, lorsqu'ils accoûtument l'imagination à la verité, en attendant que la raison puisse s'y tourner par principes. Mais enfin il faut établir une vraie persuasion. Comment le faire ? sera-ce en jettant une jeune fille dans des subtilitez de Philosophie ? Rien n'est si mauvais. Il faut se borner à lui rendre clair & sensible, s'il se

peut, ce qu'elle entend, & ce qu'elle dit tous les jours.

Pour son corps, elle ne le connoît que trop; tout la porte à le flatter, à l'orner, & à s'en faire une idole, il est capital de lui en inspirer les mépris, en lui montrant quelque chose de meilleur en elle.

Dites donc à un enfant en qui la raison agit déjà : Est-ce votre ame qui mange ? S'il répond mal ne le grondez point ; mais dites-lui doucement que l'ame ne mange pas. C'est le corps, direz-vous, qui mange, c'est le corps qui est semblable aux bêtes. Les bêtes ont elles de l'esprit, sont-elles sçavantes ? *Non*, répondra l'enfant ; mais elles mangent, continuerez-vous, quoiqu'elles n'aient point d'esprit. Vous voiez donc

Bien que ce n'est pas l'esprit qui mange ; c'est le corps qui prend les viandes pour se nourrir ; c'est lui qui marche, c'est lui qui dort. Et l'ame que fait-elle ? Elle raisonne, elle connoît tout le monde, elle aime certaines choses, il y en a d'autres qu'elle regarde avec averfion. Ajoûtez comme en vous jouiant :
Voiez-vous cette table ? *Oüi.*
Vous la connoiffez donc ? *Oüi.*
Vous voiez bien qu'elle n'est pas faite comme cette chaise, vous fçavez bien qu'elle est de bois, & qu'elle n'est pas comme la cheminée qui est de pierre ?
Oüi, répondra l'enfant, N'allez pas plus loin, fans avoir reconnu dans le ton de fa voix & dans ses yeux que ces veritez si simples l'ont frappé. Puis dites lui : Mais cette table vous

connoît-elle ? Vous verrez que l'enfant se mettra à rire pour se mocquer de cette question. N'importe , ajoûtez : Qui vous aime mieux de cette table ou de cette chaise ? Il rira encore. Continuez. Et la fenêtre est-elle bien sage ? Puis essaïez d'aller plus loin. Et cette poupée vous répond-elle quand vous lui parlez ? *Non*. Pourquoi ? Est-ce qu'elle n'a point d'esprit ? *Non elle n'en a pas*. Elle n'est donc pas comme vous car vous la connoissez , & elle ne vous connoît point. Mais après vôtre mort , quand vous serez sous la terre , ne serez - vous pas comme cette poupée ? *Oüi*. Vous ne sentirez plus rien ? *Non*. Vous ne connoîtrez plus personne ? *Non*. Et vôtre ame sera dans le Ciel ? *Oüi*. N'y verra-t-elle pas Dieu ?

Dieu ? *Il est vrai.* Et l'ame de la poupée où est-elle à present ? Vous verrez que l'enfant sou-riant vous répondra , ou du moins vous fera entendre que la poupée n'a point d'ame.

Sur ce fondement , & par ces petits tours sensibles employez à diverses reprises , vous pouvez l'accoutumer peu à peu à attribuer au corps ce qui lui appartient , & à l'ame ce qui vient d'elle ; pourvû que vous n'alliez pas indiscretement lui proposer certaines actions qui sont communes au corps & à l'ame. Il faut éviter les subtilitez qui pourroient embrouïller ces veritez , & il faut se contenter de bien démêler les choses , où la difference du corps & de l'ame est plus sensiblement marquée. Peut-être même trouve-

ra-t-on des esprits si grossiers qu'avec une bonne éducation, ils ne pourront entendre distinctement ces veritez ; mais outre qu'on conçoit quelquefois assez clairement une chose, quoiqu'on ne sçache pas l'expliquer nettement, d'ailleurs Dieu voit mieux que nous dans l'esprit de l'homme ce qu'il y a mis pour l'intelligence de ses mysteres.

Pour les enfans en qui on appercevra un esprit capable d'aller plus loin, on peut sans les jeter dans une étude qui sente trop la Philosophie, leur faire concevoir selon la portée de leur esprit ce qu'ils disent quand on leur fait dire que Dieu est un esprit, & que leur ame est un esprit aussi. Je crois que le meilleur & le plus simple moyen de leur faire conce

voir cette spiritualité de Dieu & de l'ame , est de leur faire remarquer la difference qui est entre un homme mort & un homme vivant ; dans l'un il n'y a que le corps , dans l'autre le corps est joint à l'esprit. Ensuite il faut leur montrer que ce qui raisonne est bien plus parfait que ce qui n'a qu'une figure & du mouvement. Faites ensuite remarquer par divers exemples qu'aucun corps ne perit , ils se separent seulement ; ainsi les parties du bois brûlé tombent en cendre ou s'envolent en fumée. Si donc , ajouterez-vous , ce qui n'est en soi-même que de la cendre incapable de connoître & de penser , ne perit jamais , à plus forte raison nôtre ame , qui connoît & qui pense , ne cessera

jamais d'être. Le corps peut mourir, c'est-à-dire, qu'il peut quitter l'ame & être de la cendre, mais l'ame vivra, car elle pensera toujours.

Les gens qui enseignent doivent développer le plus qu'ils peuvent dans l'esprit des enfans ces connoissances qui sont les fondemens de toute la Religion. Mais quand ils ne peuvent y réussir, ils doivent, bien loin de se rebuter des esprits durs & tardifs, esperer que Dieu les éclairera interieurement. Il y a même une voye sensible & de pratique pour affermir cette connoissance de la distinction du corps & de l'ame, c'est d'accoûtumer les enfans à mépriser l'un, & à estimer l'autre, dans tout le détail des mœurs. Louiez l'instruc-

tion qui nourrit l'ame & qui la fait croître ; estimez les hautes veritez qui l'animent à se rendre sage & vertueuse. Méprifez la bonne chere , les parures & tout ce qui amolite le corps ; faites sentir combien l'honneur, la bonne conscience & la Religion sont au - dessus des plaisirs grossiers , par de tels sentimens , sans raisonner sur le corps & sur l'ame. Les anciens Romains avoient appris à leurs enfans à mépriser leur corps , & à le sacrifier pour donner à l'ame le plaisir de la vertu & de la gloire. Chez eux ce n'étoit pas seulement les personnes d'une naissance distinguée , c'étoit le peuple entier qui naissoit temperant , desinteressé : plein de mépris pour la vie , uniquement sensible à l'hon-

neur & à la sagesse. Quand je parle des anciens Romains, j'entens ceux qui ont vécu avant que l'accroissement de leur Empire eut alteré la simplicité de leurs mœurs.

Qu'on ne dise point qu'il seroit impossible de donner aux enfans de tels préjugés par l'éducation. Combien voyons-nous de maximes qui ont été établies parmi nous contre l'impression des sens par la force de la coûtume. Par exemple, celle du duel fondée sur une fausse regle d'honneur. Ce n'étoit point en raisonnant, mais en supposant sans raisonner la maxime établie sur le point d'honneur, qu'on exposoit sa vie, & que tout homme d'épée vivoit dans un peril continuél. Celui qui n'avoit aucu-

ne querelle , pouvoit en avoir à toute heure avec des gens qui cherchoient des pretextes pour se signaler dans quelque combat. Quelque moderé qu'on fût , on ne pouvoit sans perdre le faux honneur , ni éviter une querelle par un éclaircissement, ni refuser d'être second du premier venu qui vouloit se battre. Quelle autorité n'a-t-il pas fallu pour déraciner une coûtume si barbare. Voiez donc combien les préjugez de l'Education sont puissans ; ils le seront bien davantage pour la vertu , quand-ils seront soutenus par la raison & par l'esperance du Royaume du Ciel. Les Romains dont nous avons déjà parlé , & avant eux les Grecs dans les bons temps de leurs Républiques , nourris-

soient leurs enfans dans le mépris du faste & de la molesse , ils leur apprenoient à n'estimer que la gloire , à vouloir , non pas posséder les richesses , mais vaincre les Rois qui les possédoient , à croire qu'on ne peut se rendre heureux que par la vertu. Cet esprit s'étoit si fortement établi dans ces Républiques , qu'elles ont fait des choses incroyables selon ces maximes si contraires à celles de tous les autres peuples. L'exemple de tant de Martyrs & d'autres premiers Chrétiens de toute condition & de tout âge , fait voir que la grace du Baptême étant ajoutée au secours de l'éducation , peut faire des impressions encore bien plus , merveilleuses dans les Fideles , pour leur faire mépriser

ce qui appartient au corps. Cherchez donc tous les tours les plus agréables, & les comparaisons les plus sensibles pour représenter aux enfans que nôtre corps est semblable aux bêtes, & que nôtre ame est semblable aux Anges. Représentez un Cavalier qui est monté sur un cheval & qui le conduit: dites que l'ame est à l'égard du corps, ce que le Cavalier est à l'égard du cheval. Finissez en concluant, qu'une ame est bien foible & bien malheureuse, quand elle se laisse emporter par son corps comme par un cheval fougueux qui la jette dans un précipice. Faites encore remarquer que la beauté du corps est une fleur qui s'épanoïit le matin, & qui est le soir fletrie & foulée aux pieds; mais que

l'ame est l'image de la beauté immortelle de Dieu. Il y a, ajoûtez-vous, un ordre de choses d'autant plus excellentes, qu'on ne peut les voir par les yeux grossiers de la chair, comme on voit tout ce qui est ici-bas sujet au changement & à la corruption. Pour faire sentir aux enfans qu'il y a des choses très-réelles que les yeux & les oreilles ne peuvent appercevoir, il leur faut demander s'il n'est pas vrai qu'un tel est sage, & qu'un tel autre a beaucoup d'esprit. Quand ils auront répondu *Oüi* : ajoûtez, mais la sagesse d'un tel, l'avez-vous vüe, de quelle couleur est-elle? l'avez-vous entenduë? fait-elle beaucoup de bruit? l'avez-vous touchée? est-elle froide ou chaude? l'enfant rira, il en

fera autant pour les mêmes questions sur l'esprit ; il paroîtra tout étonné qu'on lui demande de quelle couleur est un esprit , s'il est rond ou carré ; alors vous pourrez lui faire remarquer qu'il connoît donc des choses très-*veritables* qu'on ne peut ni voir ni toucher , ni entendre , & que ces choses sont spirituelles. Mais il faut entrer fort *sobrement* dans ces sortes de discours pour les filles. Je ne les propose ici que pour celles dont la curiosité & le raisonnement vous meneroient malgré vous jusqu'à ces questions. Il faut se régler selon l'ouverture de leur esprit , & selon leur besoin.

Retenez leur esprit le plus que vous pourrez dans les bor-

nes communes , & apprenez-leur qu'il doit y avoir pour leur sexe une pudeur sur la science, presque aussi délicate que celle qui inspire l'horreur du vice.

En même-temps il faut faire venir l'imagination au secours de l'esprit , pour leur donner des images charmantes des veritez de la Religion , que le corps ne peut voir. Il faut leur peindre la gloire celeste telle que saint Jean nous la représente , les larmes de tout œil essuyées, plus de mort, plus de douleurs ni de cris, les gemissemens s'enfuïront , les maux seront passez , une joïe éternelle sur la tête des bienheureux, comme les eaux sont sur la tête d'un homme abîmé au fond de la mer. Montrez cette glorieuse Jerusalem dont

Dieu fera lui-même le Soleil pour y former des jours sans fin, un fleuve de paix, un torrent de délices, une fontaine de vie l'arrosera, tout y sera or, perles & pierreries. Je sçai bien que toutes ces images attachent aux choses sensibles, mais après avoir frappé les enfans par un si beau spectacle pour les rendre attentifs, on se sert des moïens que nous avons touchez pour les ramener aux choses spirituelles.

Concluez que nous ne sommes ici bas que comme des voïageurs dans une hôtellerie, ou sous une tente: que le corps va perir, qu'on ne peut retarder que de peu d'années sa corruption, mais que l'ame s'envolera dans cette celeste patrie où elle doit vivre à jamais

de la vie de Dieu. Si on peut donner aux enfans l'habitude d'envisager avec plaisir ces grands objets , & de juger des choses communes par rapport à de si hautes esperances , on a aplani des difficultez infinies.

Je voudrois encore tâcher de leur donner des fortes impressions sur la resurrection des corps ; apprenez-leur que la nature n'est qu'un ordre commun que Dieu a établi dans ses ouvrages , & que les miracles ne sont que des exceptions à ces regles generales : qu'ainsi il ne coûte pas plus à Dieu de faire cent miracles , qu'à moi de sortir de ma chambre un quart d'heure avant le temps où j'avois accoûtumé d'en sortir. Ensuite rappelez l'histoi-

re de la resurrection du Lazare, puis celle de la Resurrection de Jesus-Christ, & de ses apparitions familiares pendant quarante jours devant tant de personnes. Enfin montrez qu'il ne peut être difficile à celui qui a fait les hommes de les refaire. N'oubliez pas la comparaison du grain de bled qu'on sème dans la terre & qu'on fait pourrir, afin qu'il ressuscite & se multiplie.

Au reste il ne s'agit point d'enseigner par memoire cette morale aux enfans, comme on leur enseigne le Catechisme, cette methode n'aboutiroit qu'à tourner la Religion en un langage affecté, du moins en des formalitez ennuyeuses; aidez seulement leur esprit, & mettez-les en chemin de trouver ces

veritez dans leur propre fond : elles leur en seront plus propres & plus agréables , elles s'imprimeront plus vivement ; profitez des ouvertures pour leur faire développer ce qu'ils ne voient encore que confusément.

Mais prenez garde qu'il n'est rien de si dangereux que de leur parler du mépris de cette vie , sans leur faire voir par tout le détail de vôtre conduite que vous parlez sérieusement. Dans tous les âges l'exemple a un pouvoir étonnant sur nous , dans l'enfance il peut tout ; les enfans se plaisent fort à imiter ; ils n'ont point encore d'habitude qui leur rende l'imitation d'autrui difficile : de plus n'étant pas capables de juger par eux-mêmes

mes du fond des choses , ils en jugent bien plus , par ce qu'ils voient dans ceux qui les proposent , que par les raisons dont ils les appuient ; les actions mêmes sont bien plus sensibles que les paroles ; si donc ils voient faire le contraire de ce qu'on leur enseigne , ils s'accoutument à regarder la Religion comme une belle ceremonie , & la vertu comme une idée impraticable.

Ne prenez jamais la liberté de faire devant les enfans certaines railleries sur des choses qui ont rapport à la Religion. On se mocquera de la dévotion de quelque esprit simple , on rira sur ce qu'il consulte son confesseur , ou sur les pénitences qui lui sont imposées. Vous croiez que tout ce

la est innocent, mais vous vous trompez, tout tire à conséquence en cette matiere. Il ne faut jamais parler de Dieu ni des choses qui concernent son culte qu'avec un serieux & un respect bien éloigné de ces libertez. Ne vous relâchez jamais sur aucune bien-seance, mais principalement sur celles-là. Souvent les gens qui sont les plus délicats sur celles du monde, sont les plus grossiers sur celles de la Religion.

Quand l'enfant aura fait les reflexions necessaires pour se connoître soi-même & pour connoître Dieu, joignez-y les faits d'histoire dont il sera déjà instruit; ce mélange lui fera trouver toute la Religion assemblée dans sa tête. Il remarquera avec plaisir le rap-

port qu'il y a entre ses réflexions & l'histoire du genre humain : il aura reconnu que l'homme ne s'est point fait lui-même , que son ame est l'image de Dieu , que son corps a été formé avec tant de ressorts admirables , par une industrie & une puissance divine ; aussi-tôt il se souviendra de l'histoire de la creation. Ensuite il songera qu'il est né avec des inclinations contraires à la raison , qu'il est trompé par le plaisir , emporté par la colere , & que son corps entraîne son ame contre la raison , comme un cheval fougueux emporte un Cavalier ; au lieu que son ame devrait gouverner son corps ; il appercevra la cause de ce desordre dans l'histoire du peché d'A-

dam ; cette histoire lui fera attendre le Sauveur , qui doit reconcilier les hommes avec Dieu : voilà tout le fond de la Religion.

Pour faire mieux entendre les mysteres , les actions , & les maximes de JESUS-CHRIST , il faut disposer les jeunes personnes à lire l'Évangile. Il faudroit donc les préparer de bonne heure à lire la parole de Dieu , comme on les prépare à recevoir par la Communion la chair de JESUS-CHRIST ; il faudroit poser comme le principal fondement l'autorité de l'Eglise épouse du Fils de Dieu & mere de tous les Fideles ; c'est elle , direz-vous , qu'il faut écouter , parce que le saint Esprit l'éclaire pour nous expliquer les écritures. On ne peut

aller que par elle à JESUS-CHRIST. Ne manquez pas de relire souvent avec les enfans les endroits où JESUS-CHRIST promet de soutenir & d'animer l'Eglise, afin qu'elle conduise ses enfans dans la voye de la verité. Sur tout inspirez aux filles cette sagesse sobre & tempérée que S. Paul recommande; faites leur craindre le piège de la nouveauté, dont l'amour est si naturel à leur sexe; prévenez-les d'une horreur salutaire pour toute singularité en matiere de Religion, proposez-leur cette perfection celeste, cette merveilleuse discipline qui regnoit parmi les premiers Chrétiens; faites-les rougir de nos relâchemens; faites-les soupirer après cette pureté évangélique; mais éloi-

gnez avec un soin extrême toutes les pensées de critique presumptueuse, & de reformation indiscrete.

Songez donc à leur mettre devant les yeux l'Evangile & les grands exemples de l'antiquité; mais ne le faites qu'après avoir éprouvé leur docilité & la simplicité de leur foy: revenez toujours à l'Eglise; montrez-leur avec les promesses qui lui sont faites, & avec l'autorité qui lui est donnée dans l'Evangile, la suite de tous les siècles où cette Eglise a conservé parmi tant d'attaques & de revolutions la succession inviolable des Pasteurs & de la doctrine, qui font l'accomplissement manifeste des promesses divines. Pourvû que vous posiez le fondement de

l'humilité , de la soumission , & de l'aversion pour toute singularité suspecte : vous montrerez avec beaucoup de fruit aux jeunes personnes tout ce qu'il y a de plus parfait dans la Loi de Dieu , dans l'institution des Sacremens & dans la pratique de l'ancienne Eglise. Je sçai qu'on ne peut pas espérer de donner ces instructions dans toute leur étendue à toutes sortes d'enfans , je le propose seulement ici , afin qu'on les donne le plus exactement qu'on pourra selon le temps , & selon la disposition des esprits qu'on voudra instruire.

La superstition est sans doute à craindre pour le sexe , mais rien ne la déracine , ou ne la prévient mieux qu'une

144 *De l'Education*

instruction solide, cette instruction quoiqu'elle doive être renfermée dans de justes bornes, & être bien éloignée de toutes les études des sçavans, va pourtant plus loin qu'on ne croit d'ordinaire : tel pense être bien instruit qui ne l'est point, & dont l'ignorance est si grande, qu'il n'est pas même en état de sentir ce qui lui manque pour connoître le fond du Christianisme. Il ne faut jamais laisser mêler dans la foi ou dans les pratiques de pieté rien qui ne soit tiré de l'Évangile, ou autorisé par une approbation constante de l'Église ; il faut prémunir discrettement les enfans contre certains abus qu'on est quelquefois tenté de regarder comme des points de discipline, quand

quand on n'est pas bien instruit, on ne peut entierement s'en garantir, si on ne remonte à la source, si on ne connoist l'instruction des choses & l'usage que les Saints en ont fait.

Accoûtumez donc les filles naturellement trop crédules à n'admettre pas legerement certaines histoires sans autorité, & à ne s'attacher pas à de certaines dévotions qu'un zele indiscret introduit, sans attendre que l'Eglise les approuve.

Le vrai moyen de leur apprendre ce qu'il faut penser là-dessus, n'est pas de critiquer severement ces choses auxquelles un pieux motif a pû donner quelque cours; mais de montrer sans les blâmer qu'elles n'ont point un solide fondement.

Contentez-vous de ne faire jamais entrer ces choses dans les instructions qu'on donne sur le Christianisme. Ce silence suffira pour accoutumer d'abord les enfans à concevoir le Christianisme dans toute son integrité, & dans toute sa perfection, sans y ajoûter ces pratiques. Dans la suite vous pourrez les préparer doucement contre les discours des Calvinistes; je crois que cette instruction ne sera pas inutile, puisque nous sommes mêlez tous les jours avec des personnes préoccupées de leurs sentimens, qui en parlent dans les conversations les plus familières.

Ils nous imputent, direz-vous, mal-à-propos tels excez sur les images, sur l'invoca-

tion des Saints , sur la priere pour les morts , sur les indulgences ; Voilà à quoy se réduit ce que l'Eglise enseigne , sur le Baptême , sur la Confirmation , sur le Sacrifice de la Messe , sur la Penitence , sur la Confession , sur l'autorité des Pasteurs , sur celle du Pape , qui est le premier d'entr'eux par l'institution de J E S U S - C H R I S T même , & duquel on ne peut se separer sans quitter l'Eglise.

Voilà , continuërez - vous ; tout ce qu'il faut croire ; ce que les Calvinistes nous accusent d'y ajoûter n'est point la doctrine Catholique. C'est mettre un obstacle à leur réunion , que de vouloir les assujettir à des opinions qui les choquent , & que l'Eglise

désavouë, comme si ces opinions faisoient partie de nôtre foy. En même temps ne négligez jamais de montrer combien les Calvinistes ont condamné temerairement les Ceremonies les plus anciennes & les plus saintes; ajoûtez que les choses nouvellement instituées, étant conformes à l'ancien esprit, méritent un profond respect, puisque l'autorité qui les établit est toujours celle de l'Epouse immortelle du Fils de Dieu.

En leur parlant ainsi de ceux qui ont arraché aux anciens Pasteurs une partie de leur troupeau, sous prétexte d'une reforme, ne manquez pas de faire remarquer combien ces hommes superbes ont oublié la foiblesse humaine, & combien

ils ont rendu la Religion impraticable pour tous les simples, lorsqu'ils ont voulu engager tous les particuliers à examiner par eux-mêmes tous les articles de la Doctrine Chrétienne dans les Ecritures, sans se soumettre aux interpretations de l'Eglise. Representez l'Ecriture sainte au milieu des Fideles, comme la regle souveraine de la Foy. Nous ne reconnoissons pas moins que les heretiques, direz-vous, que l'Eglise doit se soumettre à l'Ecriture; mais nous disons que le Saint Esprit aide l'Eglise pour expliquer bien l'Ecriture. Ce n'est pas l'Eglise que nous préferons à l'Ecriture, mais l'explication de l'Ecriture faite par toute l'Eglise, à notre propre explication. N'est-

ce pas le comble de l'orgueil & de la temerité à un particulier de craindre que l'Eglise ne se soit trompée dans sa décision, & de ne craindre pas de se tromper soi-même en décidant contr'elle.

Inspirez encore aux enfans le desir de sçavoir les raisons de toutes les ceremonies & de toutes les paroles qui composent l'Office divin & l'administration des Sacremens ; montrez-leur les Fonts Baptismaux, qu'ils voyent baptiser, qu'ils considerent le Jeudi Saint comme on fait les saintes huiles, & le Samedi comment on benit l'eau des Fonts. Donnez-leur le goût, non des Sermons pleins d'ornemens, vains & affectez, mais des discours sensez & édifiants, comme des bons

Prônes & des Homelies, qui leur fassent entendre clairement la lettre de l'Evangile; faites-leur remarquer ce qu'il y a de beau & de touchant dans la simplicité de ces instructions, & inspirez-leur l'amour de la Paroisse où le Pasteur parle avec benediction & avec autorité, si peu qu'il ait de talent & de vertu. Mais en même temps faites-leur aimer & respecter toutes les Communautés qui concourent au service de l'Eglise. Ne souffrez jamais qu'ils se moquent de l'habit, ou de l'état des Religieux; montrez la sainteté de leur Institut, l'utilité que la Religion en tire; & le nombre prodigieux de Chrétiens qui tendent dans ces saintes retraites à une perfection qui est

presque impraticable dans les engagemens du siecle. Accoutumez l'imagination des enfans à entendre parler de la mort ; à voir sans se troubler un drap mortuaire, un tombeau ouvert, des malades mêmes qui expirent, & des personnes déjà mortes, si vous pouvez le faire sans les exposer à un faisissement de frayeur.

Il n'est rien de plus fâcheux que de voir beaucoup de personnes qui ont de l'esprit & de la pieté, ne pouvoir penser à la mort sans fremir ; d'autres pâlisent pour s'être trouvées au nombre de treize à table, ou pour avoir eû certains songes, ou pour avoir vû renverser une saliere ; la crainte de tous ces présages imaginaires est un reste grossier du Paga-

nisme. Faites-en voir la vanité & le ridicule : quoy-que les femmes n'ayent pas les mêmes occasions que les hommes de montrer leur courage , elles doivent pourtant en avoir. La lâcheté est méprisable par tout, par tout elle a de méchans effets : il faut qu'une femme sçache résister à de vaines allarmes, qu'elle soit ferme contre certains perils imprévus , qu'elle ne pleure , ni ne s'effraye que pour de grands sujets , encore faut-il s'y soutenir par vertu. Quand on est Chrétien , de quelque sexe qu'on soit , il n'est pas permis d'être lâche. L'ame du Christianisme , si on peut parler ainsi , est le mépris de cette vie , & l'amour de l'autre.



CHAPITRE VIII.

*Instruction sur le Décalogue ,
sur les Sacremens , & sur
la Priere.*

CE qu'il y a de principal à mettre sans cesse devant les yeux des enfans , c'est JESUS-CHRIST auteur & consommateur de nôtre Foy , le centre de toute la Religion & de nôtre unique esperance. Je n'entreprends pas de dire ici comment il faut leur enseigner le mystere de l'Incarnation ; car cet engagement me meneroit trop loin , & il y a assez de Livres où l'on peut trouver à fonde

tout ce qu'on en doit enseigner. Quand les principes sont posez, il faut reformer tous les jugemens & toutes les actions de la personne qu'on instruit sur le modele de JESUS-CHRIST même, qui n'a pris un corps mortel que pour nous apprendre à vivre & à mourir, en nous montrant dans sa chair semblable à la nôtre tout ce que nous devons croire & pratiquer. Ce n'est pas qu'il faille à tout moment comparer les sentimens & les actions de l'enfant avec la vie de JESUS-CHRIST : cette comparaison deviendroit fatigante & indiscrete; mais il faut accôûtumer les enfans à regarder la vie de JESUS-CHRIST comme nôtre exemple; & sa parole comme nôtre Loy. Choisissez

parmi ses discours & parmi ses actions ce qui est le plus proportionné à l'enfant. Si s'impatient de souffrir quelque incommodité, rappelez - lui le souvenir de JESUS-CHRIST sur la Croix; s'il ne peut se résoudre à quelque travail rebutant, montrez - lui JESUS-CHRIST travaillant jusqu'à trente ans dans une boutique; s'il veut être loué, & estimé, parlez-lui des opprobres dont le Sauveur s'est rassasié; s'il ne peut s'accorder avec les gens qui l'environnent, faites - lui considérer JESUS - CHRIST conversant avec les pécheurs & avec les hipocrites les plus abominables; s'il témoigne quelque ressentiment, hâtez-vous de lui représenter JESUS - CHRIST mourant sur la Croix pour ceux

mêmes qui le faisoient mourir ; s'il se laisse emporter à une joye immodeste , peignez - lui la douceur & la modestie de JESUS - CHRIST , dont toute la vie a été si grave & si serieuse. Enfin faites qu'il se représente souvent ce que JESUS - CHRIST penseroit , & ce qu'il diroit de nos conversations , de nos amusemens , & de nos occupations les plus serieuses , s'il étoit encore visible au milieu de nous. Quel seroit , continuerez - vous , nôtre étonnement , s'il paroïssoit tout d'un coup au milieu de nous , lorsque nous sommes dans le plus profond oubli de sa Loi ? Mais n'est-ce pas ce qui arrivera à chacun de nous à la mort , & au monde entier quand l'heure secrette du jugement uni-

versel sera venuë? Alors il faut peindre le renversement de la machine de l'Univers; le Soleil obscurci, les Etoiles tombant de leurs places, les Elements embrasés s'écoulans comme des fleuves de feu, les fondemens de la terre ébranlez jusqu'au centre. De quels yeux, ajouterez-vous, devons-nous donc regarder ce Ciel qui nous couvre, cette terre qui nous porte, ces édifices que nous habitons, & tous ces autres objets qui nous environnent, puisqu'ils sont reservez au feu. Montrez ensuite les tombeaux ouverts, les morts qui rassembleront les débris de leurs corps, JESUS CHRIST qui descendra sur les nuës avec une haute majesté, ce livre ouvert

où seront écrites jusqu'aux plus
sec:etes pensées des cœurs, cet-
te sentence prononcée a la face
de toutes les nations & de tous
les siècles ; cette gloire qui s'ou-
vrira pour couronner à jamais
les justes, & pour les faire re-
gner avec JESUS - CHRIST sur
le même trône ; enfin cet étang
de feu & de souffre, cette nuit
& cette horreur éternelle, ce
grincement de dents & cette
rage commune avec les dé-
mons, qui sera le partage des
ames pécheresses.

Ne manquez pas d'expliquer
à fond le Decalogue ; faites
voir que c'est un abrégé de la
Loy de Dieu, & qu'on trouve
dans l'Évangile ce qui n'est
contenu dans le Decalogue
que par des conséquences éloi-
gnées. Dites ce que c'est que

conseil, & empêcher les enfans que vous instruisez de se flatter comme le commun des hommes, par une distinction qu'on pousse trop loin entre les conseils & les preceptes. Montrez que les conseils sont donnez pour faciliter les preceptes, pour assurer les hommes contre leur propre fragilité, pour les éloigner du bord du précipice, où ils seroient entraînez par leur propre poids; qu'enfin les conseils deviennent des preceptes absolus pour ceux qui ne peuvent en certaines occasions observer les preceptes sans les conseils. Par exemple les gens qui sont trop sensibles à l'amour du monde, & aux pieges des compagnies, sont obligez de suivre le conseil Evangelique, de quitter tout dans

dans une solitude. Repetez souvent que la lettre tuë, & que c'est l'esprit qui vivifie: c'est-à-dire que la simple observation du culte extérieur est inutile & nuisible, si elle n'est intérieurement animée par l'esprit d'amour & de Religion; rendez ce langage clair & sensible; faites voir que Dieu veut être honoré du cœur & non des lèvres; que les ceremonies servent à exprimer nôtre Religion & à l'exciter; mais que les ceremonies ne sont pas la Religion même; qu'elle est toute au-dedans, puisque Dieu cherche des adorateurs en esprit & en vérité, qu'il s'agit de l'aimer intérieurement, & de nous regarder comme s'il n'y avoit dans toute la nature que lui & nous; qu'il n'a pas be-

soin de nos paroles, de nos postures, ni même de nôtre argent, que ce qu'il veut, c'est nous-mêmes; qu'on ne doit pas seulement executer ce que la Loi ordonne, mais encore l'executer pour en tirer le fruit que la Loi a eû en vûe quand elle l'a ordonné. Qu'ainsi ce n'est rien d'entendre la Messe, si on ne l'entend afin de s'unir à JESUS - CHRIST sacrifié pour nous, & de s'édifier de tout ce qui nous represente son immolation. Finissez en disant que tous ceux qui crieront, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas au Royaume du Ciel; que si on n'entre dans les vrais sentimens d'amour de Dieu, de renoncement aux biens temporels, de mépris de soi-même, & d'horreur pour le mon-

de , on fait du Christianisme un fantôme trompeur pour soi & pour les autres.

Passiez aux Sacremens , je suppose que vous en avez déjà expliqué toutes les ceremonies , à mesure qu'elles se sont faites en presence de l'enfant , comme nous l'avons dit. C'est ce qui en fera mieux sentir l'esprit & la fin : par-là vous ferez entendre combien il est grand d'être Chrétien , combien il est honteux & funeste de l'être comme on l'est dans le monde. Rappelez souvent les exorcismes & les promesses du Baptême , pour montrer que les exemples & les maximes du monde , bien loin d'avoir quelque autorité sur nous , doivent nous rendre suspect tout ce qui nous vient d'une source si

odieuse, & si empoisonnée; ne craignez pas même de représenter, comme S. Paul, le demon regnant dans le monde, & agitant les cœurs des hommes par toutes les passions violentes qui leur font chercher les richesses, la gloire & les plaisirs. C'est cette pompe, direz-vous, qui est encore plus celle du demon que du monde: c'est ce spectacle de vanité auquel un Chrétien ne doit ouvrir ni son cœur, ni ses yeux. Le premier pas qu'on fait par le Baptême dans le Christianisme est un renoncement à toute la pompe mondaine; Rappeller le monde malgré des promesses si solennelles faites à Dieu, c'est tomber dans une espece d'apostasie, comme un Religieux, qui malgré ses vœux

quitteroit son Cloître & son habit de pénitence pour rentrer dans le siecle. Ajoûtez combien nous devons fouler aux pieds les mépris mal fondez, les raileries impies & les violences même du monde, puisque la Confirmation nous rend soldats de JESUS-CHRIST pour combattre cet ennemy. L'Évêque, direz-vous, vous a frappé pour vous endurcir contre les coups les plus violens de la persecution. Il a fait sur vous une onction sacrée, afin de représenter les anciens qui s'oignoient d'huile pour rendre leurs membres plus souples & plus vigoureux quand ils alloient au combat; enfin il a fait sur vous le signe de la Croix, pour vous montrer que vous devez être crucifié avec

JESUS - CHRIST. Nous ne sommes plus, continuërez - vous, dans le temps des persecutions où l'on faisoit mourir ceux qui ne vouloient pas renoncer à l'Évangile ; mais le monde qui ne peut cesser d'être monde, c'est-à-dire corrompu, fait toujours une persecution indirecte à la pieté ; il lui tend des pieges pour la faire tomber, il la décrie, il s'en mocque, & il en rend la pratique si difficile dans la plûpart des conditions, qu'au milieu même des nations Chrêtiennes, & où l'autorité souveraine appuye le Christianisme, on est en danger de rougir du nom de JESUS-CHRIST & de l'imitation de sa vie.

Representez fortement le Bonheur que nous avons d'é-

tre incorporez à JESUS-CHRIST par l'Eucharistie. Dans le Baptême il nous fait ses freres, dans l'Eucharistie il nous fait ses membres; comme il s'étoit donné par l'Incarnation à la nature humaine en general, il se donne par l'Eucharistie, qui est une suite si naturelle de l'Incarnation, à chaque Fidele en particulier; tout est réel dans la suite de ses mysteres. JESUS-CHRIST donne sa chair aussi réellement qu'il l'a prise; mais c'est se rendre coupable du Corps & du Sang du Seigneur, c'est boire & manger son jugement que de manger la chair vivifiante de JESUS-CHRIST sans vivre de son esprit. Celui, dit-il lui-même, qui me mangera doit vivre pour moi.

Mais quel malheur, direz-

vous encore , d'avoir besoin du Sacrement de la Penitence , qui suppose qu'on a péché depuis qu'on a été fait enfant de Dieu. Quoique cette puissance toute celeste qui s'exerce sur la terre , & que Dieu a mise dans les mains des Prêtres pour lier & pour délier les pécheurs selon leurs besoins , soit une si grande source de misericordes , il faut trembler dans la crainte d'abuser des dons de Dieu & de sa patience. Pour le Corps de JESUS - CHRIST qui est la vie , la force , & la consolation des justes , il faut desirer ardemment de pouvoir s'en nourrir tous les jours ; mais pour le remede des ames malades , il faut souhaiter de parvenir à une santé si parfaite , qu'on en diminuë tous les jours

le besoin. Le besoin, quoiqu'on fasse, ne sera que trop grand, mais ce seroit bien pis, si on faisoit de toute sa vie un cercle continuel & scandaleux du peché à la pénitence, & de la pénitence au peché. Il n'est donc question de se confesser que pour se convertir & se corriger; autrement les paroles de l'absolution, quelques puissantes qu'elles soient par l'institution de JESUS-CHRIST, ne seroient par nôtre indisposition que des paroles; mais des paroles funestes qui seroient nôtre condamnation devant Dieu. Une confession sans changement interieur, bien loin de décharger une conscience du fardeau de ses pechez, ne fait qu'ajouter aux autres pechez, celui d'un monstrueux sacrilege.

Faites lire aux enfans que vous élevez les prières des agonifans qui font admirables ; montrez-leur ce que l'Eglise fait & ce qu'elle dit, en donnant l'Extrême - Onction aux mourans ; quelle consolation pour eux de recevoir encore un renouvellement de l'Onction sacrée pour ce dernier combat ; mais pour se rendre dignes des graces de la mort, il faut être fidelle à celles de la vie. Admirez les richesses de la grace de JESUS - CHRIST, qui n'a pas dédaigné d'appliquer le remede à la source du mal, en sanctifiant la source de nôtre naissance qui est le Mariage ; qu'il étoit convenable de faire un Sacrement de cette union de l'homme & de la femme qui represente celle de

Dieu avec sa creature, & de JESUS - CHRIST avec son Eglise; que cette benediction étoit necessaire pour moderer les passions brutales des hommes; pour répandre la paix & la consolation sur toutes les familles; pour transmettre la Religion comme un heritage de generation en generation. De-là il faut conclure que le Mariage est un état très saint, & très-pur, quoi qu'il soit moins parfait que la virginité, qu'il faut y être appelé, qu'on n'y doit chercher ni les plaisirs grossiers, ni la pompe mondaine, qu'on doit seulement desirer d'y former des Saints.

Loüez la Sageffe infinie du Fils de Dieu, qui a établi des Pasteurs pour le représenter parmi nous; pour nous instruire

en son nom , pour nous donner son corps, pour nous reconcilier avec lui après nos chûtes ; pour former tous les jours de nouveaux fideles , & même de nouveaux Pasteurs qui nous conduisent après eux , afin que l'Eglise se conserve dans tous les siecles sans interruption. Montrez qu'il faut se réjouir que Dieu ait donné une telle puissance aux hommes ; ajoutez avec quel sentiment de Religion on doit respecter les oincts du Seigneur ; ils sont les hommes de Dieu , & les dispensateurs de ses Mysteres. Il faut donc baisser les yeux & gémir dès qu'on apperçoit en eux la moindre tache qui ternit l'éclat de leur ministere. Il faudroit souhaitter de la pouvoir laver dans son propre sang

leur doctrine n'est pas la leur ; qui les écoute, écoute JESUS-CHRIST même ; quand ils sont assemblez au nom de JESUS-CHRIST pour expliquer les Ecritures, le Saint-Esprit parle avec eux. Leur temps n'est point à eux ; il ne faut donc pas vouloir les faire descendre d'un si haut ministere où ils doivent se dévouer à la parole & à la priere , pour être les mediateurs entre Dieu & les hommes , & les rabaisser jusqu'à des affaires du siecle. Il est encore moins permis de vouloir profiter de leurs revenus qui sont le patrimoine des pauvres , & le prix des pechez du peuple ; mais le plus affreux désordre est de vouloir élever ses parens ou ses amis à ce redoutable ministere sans vocation , &

par des vûës d'interêt temporel.

Il reste à montrer la nécessité de la priere fondée sur le besoin de la grace que nous avons déjà expliqué. Dieu, dira-t-on à un enfant, veut qu'on lui demande sa grace, non parce qu'il ignore nôtre besoin, mais parce qu'il veut nous assujettir à une demande qui nous excite à reconnoître ce besoin; ainsi c'est l'humiliation de nôtre cœur, le sentiment de nôtre misere & de nôtre impuissance; enfin la confiance en sa bonté qu'il exige de nous. Cette demande qu'il veut qu'on lui fasse, ne consiste que dans l'intention & dans le desir: car il n'a pas besoin de nos paroles. Souvent on recite beaucoup de paroles sans priere, & souvent on prie interieure-

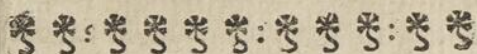
ment sans prononcer aucun e
parole Ces paroles peuvent
neanmoins être très-utiles : car
elles excitent en nous les pen-
sées & les sentimens qu'elles
expriment , si on y est atten-
tif : c'est pour cette raison que
JESUS - CHRIST nous a donné
une forme de priere. Quelle
consolation de sçavoir par
JESUS-CHRIST même comment
son Pere veut être prié ?
Quelle force doit-il y avoir
dans des demandes que Dieu
même nous met dans la bou-
che ? Comment ne nous accor-
deroit-il pas ce qu'il a soin de
nous apprendre à demander ?
Après cela montrez combien
cette priere est simple & su-
blime , courte & pleine de tout
ce que nous pouvons attendre
d'en haut.

Le temps de la première confession des enfans est une chose qu'on ne peut décider ici : il doit dépendre de l'état de leur esprit, & encore plus de celui de leur conscience : il faut leur enseigner ce que c'est que la Confession, dès qu'ils paroissent capables de l'entendre. Ensuite attendez la première faute un peu considérable que l'enfant fera ; donnez-lui-en beaucoup de confusion & de remords. Vous verrez qu'étant déjà instruit sur la confession, il cherchera naturellement à se consoler en s'accusant au Confesseur ; il faut tâcher de faire ensorte qu'il s'excite à un vif repentir, & qu'il trouve dans le Confesseur un sensible adoucissement à sa peine, afin que cette première

Le confession fasse une impression extraordinaire dans son esprit, & qu'elle soit une source de graces pour toutes les autres.

La premiere Communion au contraire me semble devoir être faite dans le temps où l'enfant parvenu à l'usage de raison paroîtra plus docile & plus exempt de tout défaut considerable. C'est parmi ces premiers de foi & d'amour de Dieu, que JESUS-CHRIST se fera mieux sentir, & goûter à lui par les graces de la Communion. Elle doit être longtemps attendue, c'est-à-dire, qu'on doit l'avoir fait esperer à l'enfant dès sa premiere enfance, comme le plus grand bien qu'on puisse avoir sur la terre, en attendant les joyes

du Ciel : je crois qu'il faudroit la rendre la plus solennelle qu'on peut ; qu'il paroisse à l'enfant qu'on a les yeux attachez sur lui pendant ces jours-là , qu'on l'estime heureux , qu'on prend part à sa joye, & qu'on attend de lui une conduite au-dessus de son âge pour une action si grande. Mais quoiqu'il faille donc préparer beaucoup l'enfant à la Communion , je crois que quand il y est préparé on ne scauroit le prévenir trop tôt d'une si précieuse grace , avant que son innocence soit exposée aux occasions dangereuses où elle commence à se flétrir.



CHAPITRE IX.

Remarques sur plusieurs défauts des Filles.

NOUS avons encore à parler du soin qu'il faut prendre pour préserver les filles de plusieurs défauts ordinaires à leur sexe. On les nourrit dans une mollesse & dans une timidité qui les rend incapables d'une conduite ferme & réglée. Au commencement il y a beaucoup d'affectation, & ensuite beaucoup d'habitude dans ces craintes mal fondées, & dans ces larmes qu'elles versent à si bon marché; le mépris de ces af-

fections peut servir beaucoup à les corriger, puisque la vanité y a tant de part.

Il faut aussi reprimer en elles les amitez trop tendres, les petites jalousies, les complimens excessifs, les flatteries, les empressements, tout cela les gâte; & les accoûtume à trouver que tout ce qui est grave & serieux est trop sec & austere. Il faut même tâcher de faire en sorte qu'elles s'étudient à parler d'une maniere courte & précise. Le bon esprit consiste à retrancher tout discours inutile, & à dire beaucoup en peu de mots, au lieu que la plupart des femmes disent peu en beaucoup de paroles; elles prennent la facilité de parler & la vivacité d'imagination pour l'esprit, elles ne choisissent

sent point entre leurs pensées : elles n'y mettent aucun ordre par rapport aux choses qu'elles ont à expliquer ; elles sont passionnées sur presque tout ce qu'elles disent , & la passion fait parler beaucoup : cependant on ne peut esperer rien de fort bon d'une femme , si on ne la réduit à réfléchir de suite , à examiner ses pensées , à les expliquer d'une maniere courte , & à sçavoir ensuite se taire.

Une autre chose contribuë beaucoup aux longs discours des femmes , c'est qu'elles sont nées artificieuses , & qu'elles usent de longs détours pour venir à leur but ; elles estiment la finesse ; & comment ne l'estimeroient-elles pas , puis qu'elles ne connoissent point de

meilleure prudence , & que c'est d'ordinaire la premiere chose que l'exemple leur a enseignée ? elles ont un naturel souple pour jouer facilement toutes sortes de comedies , les larmes ne leur coûtent rien , leurs passions sont vives , & leurs connoissances bornées ; de-là vient qu'elles ne negligent rien pour réussir , & que les moyens qui ne conviendroient pas à des esprits plus reglez leur paroissent bons ; elles ne raisonnent gueres pour examiner s'il faut desirer une chose , mais elles sont très-industrieuses pour y parvenir.

Ajoûtez qu'elles sont timides , & pleines de fausse honte : ce qui est encore une source de dissimulation. Le moyen de prévenir un si grand mal ,

est de ne les mettre jamais dans le besoin de la finesse, & de les accoutumer à dire ingénument leurs inclinations sur toutes les choses permises. Qu'elles soient libres pour témoigner leur ennuy quand elles s'ennuyent. Qu'on ne les assujettisse point à paroître goûter certaines personnes, ou certains livres qui ne leur plaisent pas.

Souvent une mere préoccupée de son Directeur est mécontente de sa fille jusqu'à ce qu'elle prenne sa direction, & la fille le fait par politique contre son goût. Sur tout qu'on ne les laisse jamais soupçonner qu'on veut leur inspirer le dessein d'être Religieuses; car cette pensée leur ôte la confiance en leurs parens, leur persuade qu'elles n'en sont point aimées,

leur agite l'esprit, & leur fait faire un personnage forcé pendant plusieurs années. Quand elles ont été assez malheureuses pour prendre l'habitude de déguiser leurs sentimens, le moyen de les en désabuser est de les instruire solidement des maximes de la vraye prudence, comme on voit que le moyen de les dégoûter des fictions frivoles des Romans, est de leur donner le goût des histoires utiles & agréables. Si vous ne leur donnez une curiosité raisonnable, elles en auront une déréglée, & tout de même si vous ne formez leur esprit à la vraye prudence, elles s'attacheront à la fausse qui est la finesse.

Montrez-leur par des exemples comment on peut sans tromperie

tromperie être discret, précautionné, appliqué aux moyens legitimes de réussir. Dites-leur: La principale prudence consiste à parler peu, à se défier bien plus de soi que des autres, mais point à faire des discours faux & des personages broüillons. La droiture de conduite & la réputation universelle de probité attirent plus de confiance & d'estime, & par conséquent à la longue plus d'avantages, même temporels, que les voyes détournées. Combien cette probité judicieuse distingue-t'elle une personne; ne la rend-t-elle pas propre aux plus grandes choses?

Mais ajoûtez combien ce que la finesse cherche est bas & méprisable, c'est ou une bagatelle qu'on n'oseroit dire, ou

Q

une passion pernicieuse. Quand on ne veut que ce qu'on doit vouloir, on le desire ouvertement, & on le cherche par des voyes droites avec moderation. Qu'y a-t'il de plus doux & de plus commode que d'être sincere, toujours tranquille, d'accord avec soi-même, n'ayant rien à craindre ni à inventer, au lieu qu'une personne dissimulée est toujours dans l'agitation, dans les remords, dans le danger, dans la déplorable necessité de couvrir une finesse par cent autres.

Avec toutes ces inquietudes honteuses les esprits artificieux n'évitent jamais l'inconvenient qu'ils fuient. Tôt ou tard ils passent pour ce qu'ils sont. Si le monde est leur duppe sur quelque action détachée, il ne

l'est pas sur le gros de leur vie, on les devine toujours par quelque endroit; souvent même ils sont duppes de ceux qu'ils veulent tromper, car on fait semblant de se laisser ébloüir par eux, & ils se croyent estimez quoiqu'on les méprise. Mais au moins ils ne se garantissent pas des soupçons, & qu'y a-t'il de plus contraire aux avantages qu'un amour propre sage doit chercher, que de se voir toujours suspect? Dites peu à peu ces choses, selon les occasions, les besoins, & la portée des esprits.

Observez encore que la finesse vient toujours d'un cœur bas, & d'un petit esprit. On n'est fin qu'à cause qu'on se veut cacher, n'étant pas tel qu'on devroit être, ou que

voulant des choses permises ; on prend pour y arriver des moyens indignes , faute d'en sçavoir choisir d'honnêtes. Faites remarquer aux enfans l'impertinence de certaines fineses qu'ils voyent pratiquer : le mépris qu'elles attirent à ceux qui les font , & enfin faites-leur honte à eux-mêmes quand vous les surprendrez dans quelque dissimulation. De temps en temps privez - les de ce qu'ils aiment , parce qu'ils ont voulu y arriver par la finesse , & declarez qu'ils l'obtiendront quand ils le demanderont simplement ; ne craignez pas même de compatir à leurs petites infirmités , pour leur donner le courage de les laisser voir. La mauvaise honte est le mal le plus dangereux & le plus

pressé à guérir ; celui-là , si on n'y prend garde , rend tous les autres incurables.

Désabusez - les des mauvaises subtilitez , par lesquelles on veut faire en sorte que le prochain se trompe , sans qu'on puisse se reprocher de l'avoir trompé ; il y a encore plus de bassesse & de supercherie dans ces raffinemens que dans les finesses communes. Les autres gens pratiquent pour ainsi dire de bonne-foi la finesse ; mais ceux - ci y ajoutent un nouveau déguisement pour l'autoriser. Dites à l'enfant que Dieu est la verité même , que c'est se jouier de Dieu que de se jouier de la verité dans ses paroles , qu'on les doit rendre précises & exactes , & parler peu pour ne rien dire que de juste.

afin de respecter la verité.

Gardez-vous donc bien d'imiter ces personnes qui applaudissent aux enfans lorsqu'ils ont marqué de l'esprit par quelque finesse. Bien loin de trouver ces tours jolis & de vous en divertir, reprenez-les severement, & faites en sorte que tous leurs artifices réussissent mal, afin que l'experience les en dégoute. En les loüant sur de telles fautes, on leur persuade que c'est être habile que d'être fin.





C H A P I T R E X.

*La vanité de la beauté &
des ajustemens.*

MAis ne craignez rien tant que la vanité dans les filles, elles naissent avec un desir violent de plaire. Les chemins qui conduisent les hommes à l'autorité & à la gloire leur étant fermez, elles tâchent de se dédommager par les agrémens de l'esprit & du corps; de-là vient leur conversation douce & insinuante; de-là vient qu'elles aspirent tant à la beauté, & à toutes les graces exterieures, & qu'elles sont si passionnées pour les

ajustemens ; une coëffe , un bout de ruban , une boucle de cheveux plus haut ou plus bas , le choix d'une couleur , ce sont pour elles autant d'affaires importantes.

Ces excez vont encore plus loin dans nôtre nation qu'en toute autre ; l'humeur changeante qui regne parmi nous cause une varieté continuelle de modes ; ainsi on ajoûte à l'amour des ajustemens celui de la nouveauté qui a d'étranges charmes sur de tels esprits. Ces deux folies mises ensemble renversent les bornes des conditions , & déreglent toutes les mœurs. Dès qu'il n'y a plus de regle pour les habits & pour les meubles , il n'y en a plus d'effectives pour les conditions : car pour la table des particuliers ,
c'est

C'est ce que l'autorité publique peut moins régler ; chacun choisit selon son argent , ou plutôt sans argent , selon son ambition & sa vanité.

Ce faste ruine les familles, & la ruine des familles entraîne la corruption des mœurs. D'un côté le faste excite dans les personnes d'une basse naissance la passion d'une prompt fortune, ce qui ne se peut faire sans péché, comme le Saint-Esprit nous l'assûre. D'un autre côté les gens de qualité se trouvant sans ressource font des lâchetes & des bassesses horribles pour soutenir leur dépense ; par-là s'éteignent insensiblement l'honneur, la foy, la probité & le bon naturel, même entre les plus proches parens.

R

Tous ces maux viennent de l'autorité que les femmes vaines ont de décider sur les modes, elles ont fait passer pour gaulois ridicules tous ceux qui ont voulu conserver la gravité, & la simplicité des mœurs anciennes.

Appliquez-vous donc à faire entendre aux filles, combien l'honneur qui vient d'une bonne conduite & d'une vraie capacité est plus estimable que celui qu'on tire de ses cheveux ou de ses habits. La beauté, direz-vous, trompe encore plus la personne qui la possède, que ceux qui en sont ébloüis; elle trouble, elle enyvra l'ame, on est plus sottement idolâtre de soi-même que les amants les plus passionnez ne le sont de la personne qu'ils aiment. Il

n'y a qu'un fort petit nombre d'années de difference entre une belle femme & une autre qui ne l'est pas. La beauté ne peut être que nuisible, à moins qu'elle ne serve à faire marier avantageusement une fille. Mais comment y servira-t'elle, si elle n'est soutenüe par le mérite & par la vertu ? Elle ne peut esperer d'épouser qu'un jeune fou, avec qui elle sera malheureuse, à moins que sa sagesse & sa modestie ne la fassent rechercher par des hommes d'un esprit réglé, & sensibles aux qualitez solides. Les personnes qui tirent toute leur gloire de leur beauté deviennent bien-tôt ridicules ; elles arrivent sans s'en appercevoir à un certain âge où leur beauté se flétrit, & elles sont en-

core charmées d'elles-mêmes ; quoique le monde, bien loin de l'être, en soit dégoûté. Enfin il est aussi déraisonnable de s'attacher uniquement à la beauté, que de vouloir mettre tout le mérite dans la force du corps, comme font les peuples barbares & sauvages.

De la beauté passons à l'ajustement, les véritables graces ne dépendent point d'une parure vaine & affectée. Il est vrai qu'on peut chercher la propreté, la proportion, & la bienféance dans les habits nécessaires pour couvrir nos corps. Mais après tout, ces étoffes qui nous couvrent & qu'on peut rendre commodes & agréables ne peuvent jamais être des ornemens qui donnent une vraie beauté.

Je voudrois même faire voir aux jeunes filles la noble simplicité qui paroît dans les statues, & dans les autres figures qui nous restent des femmes Grecques & Romaines, elles y verroient combien des cheveux noiez negligemment par derriere & des drapperies pleines & flotantes à longs plis, sont agréables & majestueuses. Il seroit bon même qu'elles entendissent parler les Peintres & les autres gens qui ont ce goût exquis de l'antiquité.

Si peu que leur esprit s'élevât au dessus de la préoccupation des modes, elles auroient bien-tôt un grand mépris pour leurs frizures, si éloignées du naturel & pour les habits d'une figure trop façonnée. Je sçai bien qu'il ne faut pas souhai-

ter qu'elles prennent l'exterieur antique : il y auroit de l'extravagance à le vouloir , mais elles pourroient sans aucune singularité prendre le goût de cette simplicité d'habits si noble , si gracieuse , & d'ailleurs si convenable aux mœurs Chrétiennes. Ainsi se conformans dans l'exterieur à l'usage present , elles sçauroient au moins ce qu'il faudroit penser de cet usage. Elles satisferoient à la mode comme à une servitude fâcheuse , & elles ne lui donneroient que ce qu'elles ne pourroient lui refuser. Faites-leur remarquer souvent & de bonne heure la vanité & la legereté d'esprit qui fait l'inconstance des modes. C'est une chose bien mal entendüe par exemple de se grossir la tête

de je ne sçai combien de coëffes entassées ; les veritables graces suivent la nature & ne la gênent jamais.

Mais la mode se détruit elle-même, elle vise toujours au parfait, & jamais elle ne le trouve, du moins elle ne veut jamais s'y arrêter : elle seroit raisonnable si elle ne changeoit que pour ne changer plus après avoir trouvé la perfection pour la commodité & pour la bonne grace ; mais changer pour changer sans cesse, n'est-ce pas chercher plutôt l'inconstance & le déreglement que la veritable politesse & le bon goût ? aussi n'y a-t'il d'ordinaire que caprice dans les modes. Les femmes sont en possession de décider. Il n'y a qu'elles qu'on en veuille croire. Ainsi

Les esprits les plus legers & les moins instruits entraînent les autres ; elles ne choisissent & ne quittent rien par regle, il suffit qu'une chose bien inventée ait été long-tems à la mode, afin qu'elle ne doive plus y être, & qu'une autre quoique ridicule, à titre de nouveauté, prenne sa place & soit admise. Après avoir posé ce fondement, montrez les regles de la modestie Chrétienne. Nous apprenons, direz-vous, par nos saints mysteres que l'homme naît dans la corruption du péché : son corps travaillé d'une maladie contagieuse est une source inépuisable de tentation à son ame. JESUS-CHRIST nous apprend à mettre toute notre vertu dans la crainte & dans la défiance de nous-mêmes.

Voudriez - vous , pourra-t-on dire à une fille , hazarder vôtre ame & celle de vôtre prochain pour une folle vanité ? Ayez donc horreur des nuditez de gorge & de toutes les autres immodesties : quand même on commettrait ces fautes sans aucune mauvaise passion, du moins c'est une vanité , c'est un desir effrené de plaire. Cette vanité justifie-t-elle devant Dieu & devant les hommes une conduite si temeraire, si scandaleuse, & si contagieuse pour autrui. Cet aveugle desir de plaire, convient-il à une ame chrétienne qui doit regarder comme une idolâtrie tout ce qui détourne de l'amour du Créateur & du mépris des creatures ? Mais quand on cherche à plaire que pre-

tend-t-on, n'est-ce pas exciter les passions des hommes ? Les tient-on dans ses mains pour les arrêter, si elles vont trop loin. Ne doit-on pas s'en imputer toutes les suites, & ne vont-elles pas toujours trop loin, si peu qu'elles soient allumées ? Vous préparez un poison subtil & mortel, vous le versez sur tous les spectateurs, & vous vous croyez innocente. Ajoutez les exemples des personnes que leur modestie a renduës recommandables, & de celles à qui leur immodestie a fait tort. Mais sur tout ne permettez rien dans l'extérieur des filles qui excède leur condition. Reprimez severement toutes leurs fantaisies. Montrez-leur à quel danger on s'expose, & combien

on se fait mépriser des gens sages, en oubliant ainsi ce qu'on est.

Ce qui reste à faire, c'est de désabuser les filles du bel esprit. Si on n'y prend garde quand elles ont quelque vivacité, elles s'intriguent, elles veulent parler de tout, elles décident sur les ouvrages les moins proportionnez à leur capacité, elles affectent de s'ennuyer par délicatesse. Une fille ne doit parler que pour de vrais besoins & avec un air de doute & de defference, elle ne doit pas même parler des choses qui sont au dessus de la portée commune des filles, quoiqu'elle en soit instruite: qu'elle ait tant qu'elle voudra de la memoire, de la vivacité, des tours plaisans, de la vivacité à

parler avec grace, toutes ces qualitez lui seront communes avec un grand nombre d'autres femmes fort peu sensées, & fort méprisables; mais qu'elle ait une conduite exacte & suivie: un esprit égal & réglé, qu'elle sçache se taire & conduire quelque chose: cette qualité si rare la distinguera dans son sexe. Pour la délicatesse & l'affectation d'ennuy, il faut la reprimer en montrant que le bon goût consiste à s'accommoder des choses selon qu'elles sont utiles.

Rien n'est estimable que le bon sens & la vertu, l'un & l'autre font regarder le dégoût & l'ennuy, non comme une délicatesse louïable, mais comme une foiblesse d'un esprit malade.

Puisqu'on doit vivre avec des esprits grossiers, & dans des occupations qui ne sont pas délicieuses, la raison qui est la seule bonne délicatesse consiste à se rendre grossier avec les gens qui le sont. Un esprit qui goûte la politesse, mais qui sçait s'élever au dessus d'elle dans le besoin pour aller à des choses plus solides, est infiniment supérieur aux esprits délicats & surmontez par leur dégoût.





CHAPITRE IX.

Instruction des femmes sur leurs devoirs.

VENONS maintenant au détail des choses dont une femme doit être instruite, quels sont ses emplois ? elle est chargée de l'éducation de ses enfans, des garçons jusqu'à un certain âge, des filles jusqu'à ce qu'elles se marient, ou se fassent Religieuses, de la conduite des domestiques, de leurs mœurs, de leur service, du détail de la dépense, des moyens de faire tout avec économie & honorablement, d'ordinaire même de faire les

fermes, & de recevoir les revenus.

La science des femmes comme celle des hommes doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions; la difference de leurs emplois doit faire celle de leurs études. Il faut donc borner l'instruction des femmes aux choses que nous venons de dire, mais une femme curieuse trouvera que c'est donner des bornes bien étroites à sa curiosité : elle se trompe ; c'est qu'elle ne connoît pas l'importance & l'étendue des choses dont je lui propose de s'instruire.

Quel discernement lui faut-il pour connoître le naturel & le genie de chacun de ses enfans, pour trouver la maniere de se conduire avec eux

la plus propre à découvrir leur humeur, leur pente, leur talent, à prévenir les passions naissantes, à leur persuader les bonnes maximes, & à guerir leurs erreurs ? Quelle prudence doit-elle avoir pour acquérir & conserver sur eux l'autorité, sans perdre l'amitié & la confiance ; mais n'a-t-elle pas besoin d'observer, & de connoître à fond les gens qu'elle met auprès d'eux ? Sans doute une mere de famille doit donc être pleinement instruite de la Religion, & avoir un esprit mur, ferme, appliqué & expérimenté pour le gouvernement.

Peut-on douter que les femmes ne soient chargées de tous ces soins, puisqu'ils tombent naturellement sur elles pendant

dant la vie même de leurs maris occupez au dehors : ils les regardent encore de plus près si elles deviennent veuves ; enfin Saint Paul attache tellement en general leur salut à l'éducation de leurs enfans, qu'il assure que c'est par eux qu'elles se sauveront.

Je n'explique point ici tout ce que les femmes doivent sçavoir pour l'éducation de leurs enfans, parce que ce memoire leur fera assez sentir l'étendue des connoissances qu'il faudroit qu'elles eussent.

Joignez à ce gouvernement l'œconomie, la plûpart des femmes la negligent comme un emploi bas, qui ne convient qu'à des payfans ou à des fermiers tout au plus, à un Maître d'Hôtel, ou à quelque femme

de charge; sur tout les femmes nourries dans la mollesse, l'abondance & l'oïfiveté, sont indolentes, & dédaigneuses pour tout ce détail. Elles ne font pas grande difference entre la vie champêtre & celle des sauvages de Canada; si vous leur parlez de vente de bled, de cultures de terres, des differentes natures des revenus, de la levée des rentes & des autres droits Seigneuriaux, de la meilleure maniere de faire des fermes, ou d'établir des receveurs, elles croient que vous voulez les reduire à des occupations indignes d'elles.

Ce n'est pourtant que par ignorance qu'on méprise cette science de l'œconomie. Les anciens Grecs & Romains si habiles & si polis s'en instrui-

soient avec un grand soin, les plus grands esprits d'entr'eux en ont fait sur leurs propres experiences des livres que nous avons encore, & où ils ont marqué même le dernier détail de l'agriculture. On sçait que leurs conquerans ne dédaignoient pas de labourer & de retourner à la charuë en sortant du triomphe. Cela est si éloigné de nos mœurs qu'on ne pourroit le croire, si peu qu'il y eût dans l'histoire quelque prétexte pour en douter. Mais n'est-il pas naturel qu'on ne songe à défendre ou à augmenter son pays, que pour le cultiver paisiblement, à quoi sert la victoire, sinon à cueillir les fruits de la paix ? Après tout la solidité de l'esprit consiste à vouloir s'instruire exa-

êtement de la maniere dont se font les choses qui sont les fondemens de la vie humaine ; toutes les plus grandes affaires roulent là-dessus. La force & le bonheur d'un Etat consiste non à avoir beaucoup de Provinces mal cultivées , mais à tirer de la terre qu'on possède tout ce qu'il faut pour nourrir aisément un peuple nombreux.

Il faut sans doute un genie bien plus élevé , & plus étendu pour s'instruire de tous les arts qui ont rapport à l'œconomie , & pour être en état de bien policer toute une famille qui est une petite République, que pour joüer, discourir sur des modes & s'exercer à de petites gentilleses de conversation. C'est une sorte d'es-

prit bien méprisable, que celui qui ne va qu'à bien parler ; on voit de tous côtez des femmes dont la conversation est pleine de maximes solides, & qui faute d'avoir été appliquées de bonne heure, n'ont rien que de frivole dans la conduite.

Mais prenez garde au défaut opposé. Les femmes courent risque d'être extrêmes en tout ; il est bon de les accoûtumer dès l'enfance à gouverner quelque chose, à faire des comptes, à voir la maniere de faire les marchez de tout ce qu'on achete, & à sçavoir comment il faut que chaque chose soit faite pour être d'un bon usage ; mais craignez aussi que l'œconomie n'aille en elles jusqu'à l'avarice ; mon-

trez-leur en détail tous les ridicules de cette passion ; dites-leur ensuite, prenez garde que l'avarice gagne peu , & qu'elle se deshonne beaucoup ; un esprit raisonnable ne doit chercher dans une vie frugale & laborieuse qu'à éviter la honte & l'injustice attachées à une conduite prodigue & ruineuse. Il ne faut retrancher les dépenses superflues , que pour être en état de faire plus libéralement celles que la bienveillance, ou l'amitié, ou la charité inspirent. Souvent c'est faire un grand gain que de sçavoir perdre à propos ; c'est le bon ordre, & non certaines épargnes fordides qui fait les grands profits ; ne manquez pas de représenter l'erreur grossière de ces femmes qui se sça-

vent bon gré d'épargner une bougie pendant qu'elles se laissent tromper par un Intendant sur le gros de toutes leurs affaires ; faites pour la propreté comme pour l'œconomie ; accoutumez les filles à ne souffrir rien de sale ni de dérangé qu'elles remarquent le moindre désordre dans une maison ; faites-leur même observer que rien ne contribuë plus à l'œconomie & à la propreté que de tenir toujours chaque chose en sa place ; cette regle ne paroît presque rien , cependant elle iroit loin si elle étoit exactement gardée : avez-vous besoin d'une chose , vous ne perdez jamais un moment à la chercher ; il n'y a ni trouble , ni dispute , ni embarras quand on en a besoin ; vous mettez d'a-

bord la main dessus, & quand vous vous en êtes servi, vous la mettez sur le champ dans la place où vous l'avez prise. Ce bel ordre fait une des plus grandes parties de la propreté, c'est ce qui frappe le plus les yeux que de voir cet arrangement si exact. D'ailleurs la place qu'on donne à chaque chose, étant celle qui lui convient davantage non seulement pour la bonne grace & le plaisir des yeux, mais encore pour sa conservation; elle s'y use moins qu'ailleurs, elle ne s'y gâte d'ordinaire par aucun accident; elle y est même entretenue proprement: car par exemple un vase ne sera ny poudreux ny en danger de se briser, lors qu'on le mettra dans sa place immédiatement après

après s'en être servi. L'esprit d'exactitude qui fait ranger, fait aussi nettoyer ; joignez à ces avantages celui d'ôter par cette habitude aux domestiques l'esprit de paresse & de confusion. De plus c'est beaucoup que de leur rendre le service prompt & facile, & de s'ôter à soi-même la tentation de s'impatienter souvent par les retardemens qui viennent des choses dérangées qu'on a peine à trouver. Mais en même temps évitez l'excez de la politesse & de la propreté. La propreté quand elle est modérée est une vertu ; mais quand on y suit trop son goût, on la tourne en petitesse d'esprit ; le bon goût rejette la délicatesse excessive. Il traite les pe-

tites choses de petites, & n'en est point blessé ; mocquez-vous donc devant les enfans des colifichets dont certaines femmes sont si passionnées, & qui leur font faire insensiblement des dépenses si indiscrettes. Accoutumez-les à une propreté simple & facile à pratiquer, montrez-leur la meilleure maniere de faire les choses : mais montrez-leur encore davantage à s'en passer ; dites-leur combien il y a de petiteesse d'esprit, & de basseesse à gronder pour un potage mal assaisonné, pour un rideau mal plissé, pour une chaise trop haute ou trop basse.

Il est sans doute d'un bien meilleur esprit d'être volontairement grossier, que d'être

délicat sur des choses si peu importantes. Cette mauvaise délicatesse, si on ne la réprime dans les femmes qui ont de l'esprit, est encore plus dangereuse pour les conversations, que pour tout le reste: la plupart des gens leur sont fades & ennuyeux. Le moindre défaut de politesse leur paroît un monstre. Elles sont toujours mocqueuses & dégoûtées; il faut leur faire entendre de bonne heure, qu'il n'est rien de si peu judicieux que de juger superficiellement d'une personne par ses manieres; au lieu d'examiner le fond de son esprit, de ses sentimens & de ses qualitez utiles; faites voir par diverses experiences combien un Provincial

d'un air grossier , ou si vous voulez ridicule , avec ses compliments importuns , s'il a le cœur bon & l'esprit réglé , est plus estimable , qu'un courtisant , qui sous une politesse accomplie , cache un cœur ingrat , injuste , capable de toutes sortes de dissimulations & de bassesse. Ajoûtez qu'il y a toujours de la foiblesse dans les esprits qui ont une grande pente à l'ennuy & au dégoût. Il n'y a point de gens dont la conversation soit si mauvaise qu'on n'en puisse tirer quelque chose de bon ; quoiqu'on en doive choisir de meilleures quand on est libre de choisir ; on a de quoi se consoler quand on y est réduit , puis qu'on peut les faire parler de ce

qu'ils sçavent, & que les personnes d'esprit peuvent toujours tirer quelque instruction des gens les moins élairez. Mais revenons aux choses dont il faut instruire une fille.





C H A P I T R E XII.

Suite des devoirs des femmes.

IL y a la science de se faire servir qui n'est pas petite ; il faut choisir des domestiques qui ayent de l'honneur & de la religion. Il faut connoître les fonctions auxquelles on veut les appliquer ; le temps & la peine qu'il faut donner à chaque chose , la maniere de la bien faire , & la dépense qui y est necessaire. Vous gronderez mal-à-propos un Officier, par exemple , si vous voulez qu'il ait dressé un fruit plus promptement qu'il n'est possi-

ble, ou si vous ne sçavez pas à peu près le prix & la quantité du sucre, & des autres choses qui doivent entrer dans ce que vous luy faites faire, ainsi vous êtes en danger d'être la duppe ou le fleau de vos domestiques, si vous n'avez quelque connoissance de leurs métiers.

Il faut encore sçavoir connoître leurs humeurs, ménager leurs esprits, & policer chrétiennement toute cette petite Republique, qui est d'ordinaire fort tumultueuse. Il y faut sans doute de l'autorité: car moins les gens sont raisonnables, plus il faut que la crainte les retienne; mais comme ce sont des Chrétiens qui sont vos freres en JESUS-

CHRIST, & que vous devez respecter comme ses membres, vous êtes obligez de ne payer d'autorité que quand la persuasion manque.

Tâchez donc de vous faire aimer de vos gens sans aucune basse familiarité; n'entrez pas en conversation avec eux; mais aussi ne craignez pas de leur parler assez souvent avec affection, & sans hauteur sur leurs besoins. Qu'ils soient assurés de trouver en vous du conseil & de la compassion; ne les reprenez point aigrement de leurs défauts, n'en paroissez ni surpris ni rebuté, tant que vous espérez qu'ils ne seront pas incorrigibles; faites-leur entendre doucement raison, & souffrez souvent d'eux

pour le service, afin d'être en état de les convaincre de sang froid, que c'est sans chagrin & sans impatience que vous leur parlez, bien moins pour vôtre service que pour leur interest. Il ne sera pas facile d'accôûtumer les jeunes personnes de qualité à cette conduite douce & charitable : car l'impatience & l'ardeur de la jeunesse, jointe à la fausse idée qu'on leur donne de leur naissance, leur fait regarder les domestiques à peu près comme des chevaux; on se croit d'une autre nature que les valets, on suppose qu'ils sont faits pour la commodité de leurs maîtres. Tâchez de montrer combien ces maximes sont contraires à la modestie pour soi & à

l'humanité pour son prochain. Faites entendre que les hommes ne sont point faits pour être servis ; que c'est une erreur brutale de croire qu'il y ait des hommes nez pour flatter la paresse & l'orgueil des autres ; que le service étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir autant qu'on le peut ; que les maîtres qui sont mieux élevez que leurs valets étant pleins de défauts, il ne faut pas s'attendre que les valets n'en ayent point, eux qui ont manqué d'instructions & de bons exemples ; qu'enfin si les valets se gâtent en servant mal, ce que l'on appelle d'ordinaire être bien servi, gâte encore plus les maîtres ; car cette facilité de se satisfaire en

tout, ne fait qu'amolir l'ame, que la rendre ardente & passionnée pour les moindres commoditez, enfin que la livrer à ses desirs.

Pour ce gouvernement domestique, rien n'est meilleur que d'y accôûtumer les filles de bonne heure ; donnez - leur quelque chose à regler, à condition de vous en rendre compte. Cette confiance les charmera, car la jeunesse ressent un plaisir incroyable, lors qu'on commence à se fier à elle, & à la faire entrer dans quelque affaire serieuse. On en voit un bel exemple dans la Reine Marguerite ; cette Princesse raconte dans ses memoires, que le plus sensible plaisir qu'elle ait eu en sa vie, fut de voir que la Reine sa mere commen-

ça à lui parler lors qu'elle étoit encore très-jeune, comme à une personne mûre : elle se sentit transportée de joye d'entrer dans la confiance de la Reine & de son frere le Duc d'Anjou pour le secret de l'Etat, elle qui n'avoit connu jusques-là que des jeux d'enfans : laissez - même faire quelque faute à une fille dans de tels essais, & sacrifiez quelque chose à son instruction ; faites - lui remarquer doucement ce qu'il auroit fallu faire ou dire pour éviter les inconveniens où elle est tombée ; racontez - lui vos expériences passées, & ne craignez point de lui dire les fautes semblables aux siennes que vous avez faites dans vô-

tre jeunesse : par-là vous lui inspirerez la confiance, sans laquelle l'éducation se tourne en formalitez gênantes.

Apprenez à une fille à lire & écrire correctement. Il est honteux, mais ordinaire, de voir des femmes qui ont de l'esprit & de la politesse, ne sçavoir pas bien prononcer ce qu'elles lisent, ou elles hésitent, ou elles chantent en lisant, au lieu qu'il faut prononcer d'un ton simple & naturel, mais ferme & uni; elles manquent encore plus grossièrement pour l'ortographe, ou pour la maniere de former ou de lier les lettres en écrivant : au moins accoûtumez-les à faire leurs lignes droites, à rendre leur caractère net & lisible. Il faudroit aussi qu'une

filles sçût la grammaire ; pour sa langue naturelle , il n'est pas question de la lui apprendre par regle comme les écoliers apprennent le Latin en classe ; accoûtumez - les seulement sans affectation à ne prendre point un temps pour un autre, à se servir des termes propres, à expliquer nettement leurs pensées avec ordre, & d'une maniere courte & précise ; vous les mettrez en état d'apprendre un jour à leurs enfans à bien parler sans aucune étude. On sçait que dans l'ancienne Rome la mere des Gracches contribua beaucoup par une bonne éducation à orner l'éloquence de ses enfans qui devinrent de si grands hommes.

Elles devroient aussi sçavoir

Les quatre regles de l'arithmetique, vous vous en servirez utilement pour leur faire faire souvent des comptes. C'est une occupation fort épineuse, pour beaucoup de gens, mais l'habitude prise dès l'enfance jointe à la facilité de faire promptement par le secours des regles toutes sortes de comptes les plus embrouillez, diminuëra fort ce dégoût. On sçait assez que l'exactitude de compter souvent fait le bon ordre dans les maisons,

Il seroit bon aussi qu'elles sçûssent quelque chose des principales regles de la justice, par exemple la difference qu'il y a entre un testament & une donation, ce que c'est qu'un contrat, une substitu-

tion, un partage des coheritiers, les principales regles du droit ou des coutumes du Pays où l'on est, pour rendre ces actes valides; ce que c'est que Propre, ce que c'est que Communauté, ce que c'est que biens meubles & immeubles; si elles se marient toutes leurs principales affaires rouleront là-dessus.

Mais en même temps montrez-leur combien elles sont incapables d'enfoncer dans les difficultez du Droit; combien le Droit lui-même par la foiblesse de l'esprit des hommes est plein d'obscurité & de regles douteuses; combien la Jurisprudence varie; combien tout ce qui dépend des Juges, quelque clair qu'il paroisse, devient

vient incertain ; combien les longueurs des meilleures affaires mêmes sont ruineuses & insupportables. Montrez-leur l'agitation du Palais , la fureur de la chicane , les détours pernicieux & les subtilitez de la procedure , les frais immenses qu'elle attire , la misere de ceux qui plaident , l'industrie des Avocats , des Procureurs , & des Greffiers pour s'enrichir bien-tôt en appauvrissant les Parties ; ajoutez les moyens qui rendent mauvaise par la forme une affaire bonne dans le fond , les oppositions des maximes de Tribunal à Tribunal , si vous êtes renvoyé à la Grand'Chambre , votre procez est gagné , si vous allez aux Enquêtes , il est perdu , n'ou-

bliez par les conflits de Jurisdiction, & le danger où l'on est de plaider au Conseil plusieurs années pour sçavoir où l'on plaidera. Enfin remarquez la difference qu'on trouve souvent entre les Avocats & les Juges sur la même affaire; dans la consultation vous avez gain de cause, & vôtre Arrêt vous condamne aux dépens.

Tout cela me semble important pour empêcher les femmes de se passionner sur les affaires, & de s'abandonner aveuglément à certains conseils ennemis de la paix, lors qu'elles sont veuves ou maîtresses de leur bien dans un autre état, elles doivent écouter leurs gens d'affaires, mais non pas se livrer à eux.

Il faut qu'elles s'en défient dans les procez qu'ils veulent leur faire entreprendre, qu'elles consultent les gens d'un esprit plus étendu & plus attentif aux avantages d'un accommodement, & qu'enfin elles soient persuadées que la principale habileté dans les affaires est d'en prévoir les inconveniens, & de les sçavoir éviter.

Les filles qui ont une naissance & un bien considerable, ont besoin d'être instruites des devoirs des Seigneurs dans leurs terres. Dites-leur donc ce qu'on peut faire pour empêcher les abus, les violences, les chicanes, les faussetez si ordinaires à la campagne. Joignez y les moyens d'établir de

236. *De l'Education*

petites écoles, & des assemblées de charité pour le soulagement des pauvres malades. Montrez aussi le trafic qu'on peut quelquefois établir en certains pays pour y diminuer la misere, mais sur tout comment on peut procurer au peuple une instruction solide, & une police chrétienne; tout cela demanderoit un détail trop long pour être mis ici.

En expliquant les devoirs des Seigneurs, n'oubliez pas leurs droits, dites ce que c'est que fiefs, Seigneur dominant, vassal, hommage, rentes, dixmes infeodées, droit de champart, lots & ventes, indemnité, amortissement & reconnoissances, papiers terriers & autres choses semblables.

Ces connoissances sont necessaires, puis que le gouvernement des terres consiste entierement dans toutes ces choses.

Après ces instructions qui doivent tenir la premiere place, je crois qu'il n'est pas inutile de laisser aux filles selon leur loisir, & la portée de leurs esprits, la lecture des Livres profanes qui n'ont rien de dangereux pour les passions. C'est même le moyen de les dégouter des Comedies & des Romans; donnez-leur donc les Histoires Grecques & Romaines, elles y verront des prodiges de courage & de désintereffement; ne leur laissez pas ignorer l'Histoire de France qui a aussi ses beauttez; mêlez celle des Pays

voisins, & les relations des Païs éloignez judicieusement écrites : tout cela sert à agrandir l'esprit, & à élever l'ame à de grands sentimens, pourveu qu'on évite la vanité & l'affectation. On croit d'ordinaire qu'il faut qu'une fille de qualité qu'on veut bien élever, apprenne l'Italien & l'Espagnol; mais je ne vois rien de moins utile que cette étude, à moins qu'une fille ne se trouvât attachée auprès de quelque Princesse Espagnole ou Italienne, comme nos Reines d'Autriche & de Medicis. D'ailleurs ces deux langues ne servent gueres qu'à lire des livres dangereux & capables d'augmenter les défauts des femmes; il y a beaucoup plus à perdre qu'à

gagner dans cette étude ; celle du Latin seroit bien plus raisonnable : car c'est la langue de l'Eglise ; il y a un fruit & une consolation inestimable à entendre le sens des paroles de l'Office divin où l'on assiste si souvent ; ceux mêmes qui cherchent les beautez du discours en trouveront de bien plus parfaites, & plus solides dans le Latin que dans l'Italien & dans l'Espagnol où regne un jeu d'esprit & une vivacité d'imagination sans regle : mais je ne voudrois faire apprendre le Latin qu'aux filles d'un jugement ferme & d'une conduite modeste , qui sçauroient ne prendre cette étude que pour ce qu'elle vaut , qui renonceroient à la vaine curiosité , qui cache-

roient ce qu'elles auroient appris, & qui n'y chercheroient que leur édification.

Je leur permettrois aussi, mais avec un grand choix, la lecture des ouvrages d'éloquence & de poésie, si je voyois qu'elles en eussent le goût, & que leur jugement fut assez solide pour se borner au véritable usage de ces choses, mais je craindrois d'ébranler trop les imaginations vives, & je voudrois en tout cela une exacte sobriété : tout ce qui peut faire sentir l'amour, plus il est adouci & enveloppé, plus il me paroît dangereux.

La musique & la peinture ont besoin des mêmes précautions ; tous ces arts sont du même genie & du même goût,
pour

pour la musique on sçait que les anciens croyoient que rien n'étoit plus pernicieux à une République bien policée que d'y laisser introduire une mélodie effeminée : elle énerve les hommes , elle rend les ames molles & voluptueuses : les tons languissans & passionnez ne font tant de plaisirs qu'à cause que l'ame s'y abandonne à l'attrait des sens jusqu'à s'y ennuyer elle-même. C'est pourquoi à Sparte les Magistrats brisoient tous les instrumens dont l'harmonie étoit trop délicieuse, & c'étoit - là une de leurs plus importantes polices : c'est pourquoi Platon rejette sévèrement tous les tons délicieux qui entroient dans la musique des Asiatiques,

à plus forte raison les Chrétiens qui ne doivent jamais chercher le plaisir pour le seul plaisir , doivent -ils avoir en horreur ces divertissemens empoisonnez.

La poésie & la musique , si on en retranchoit tout ce qui ne tend point au vrai but, pourroient être employées très-utilement à exciter dans l'ame des sentimens vifs & sublimes pour la vertu ; combien avons-nous d'ouvrages poétiques de l'Ecriture que les Hébreux chantoient , selon les apparences. Les Cantiques ont été les premiers monumens qui ont conservé plus distinctement avant l'Ecriture , la tradition des choses divines parmi les hommes. Nous avons vû com

bien la musique a été puissante parmi les peuples payens, pour élever l'ame au dessus des sentimens vulgaires. L'Eglise a crû ne pouvoir consoler mieux ses enfans que par le chant des louanges de Dieu. On ne peut donc abandonner ces arts que l'esprit de Dieu même a consacré. Une musique & une poésie chrétienne seroient le plus grand de tous les secours pour dégoûter des plaisirs profanes ; mais dans les faux préjuges où est nôtre nation, le goût de ces arts n'est gueres sans danger. Il faut donc se hâter de faire sentir à une jeune fille qu'on voit fort sensible à de telles impressions, combien on peut trouver de charmes dans la musique sans sor-

tir des sujets pieux. Si elle a de la voix & du genie pour les beautez de la musique ; n'esperez pas de les lui faire toujours ignorer. La défenſe irriteroit la paſſion. Il vaut mieux donner un cours réglé à ce torrent que d'entreprendre de l'arrêter. La peinture ſe tourne chez nous plus aiſément au bien ; d'ailleurs elle a un privilege pour les femmes ; ſans elle leurs ouvrages ne peuvent être bien conduits. Je ſçai qu'elles pourroient ſe réduire à des travaux ſimples qui ne demanderoient aucun art, mais dans le deſſein qu'il me ſemble qu'on doit avoir, d'occuper l'eſprit en même temps que les mains des femmes de condition, je ſouhaiterois qu'elles fiſſent des

Ouvrages où l'art & l'industrie assaisonnassent le travail de quelque plaisir. De tels ouvrages ne peuvent avoir aucune vraye beauté, si la connoissance des regles du dessein ne les conduit, de-là vient que presque tout ce qu'on voit maintenant dans les étoffes, dans les dentelles, & dans les broderies est d'un mauvais goût : tout y est confus, sans dessein, sans proportion. Ces choses passent pour belles, parce qu'elles coutent beaucoup de travail à ceux qui les font, & d'argent à ceux qui les achèptent, leur éclat ébloüit ceux qui les voyent de loin, ou qui ne les connoissent pas : les femmes ont fait là-dessus des regles à leur mode, qui vou-

droit contester passeroit pour visionnaire ; elles pourroient néanmoins se détromper en consultant la peinture, & par-là se mettre en état de faire avec une mediocre dépense & un grand plaisir des ouvrages d'une noble variété & d'une beauté qui seroit au-dessus des caprices irreguliers des modes.

Elles doivent également craindre & mépriser l'oïveté. Qu'elles pensent que tous les premiers Chrétiens de quelque condition qu'ils fussent, travailloient non pour s'amuser, mais pour faire du travail, une occupation sérieuse, suivie & utile. L'ordre naturel, la penitence imposée au premier homme, & en lui à toute sa

posterité, celle dont l'homme nouveau qui est JESUS-CHRIST nous a laissé un si grand exemple, tout nous engage à une vie laborieuse, chacun en sa maniere.

On doit considerer pour l'éducation d'une jeune fille, sa condition, les lieux où elle doit passer sa vie, & la profession qu'elle embrassera selon les apparences; prenez-garde qu'elle ne conçoive des esperances au dessus de son bien & de sa condition. Il n'y a gueres de personnes à qui il n'en coûte cher pour avoir trop esperé; ce qui auroit rendu heureux n'a plus rien que de dégoûtant, dès qu'on a envisagé un état plus haut. Si une fille doit vivre à la campagne, de bonne

heure tournez son esprit aux occupations qu'elle y doit avoir, & ne lui laissez point goûter les amusemens de la vie; montrez - lui les avantages d'une vie simple & active: si elle est d'une condition mediocre de la Ville, ne lui faites point voir des gens de la Cour; ce commerce ne serviroit qu'à lui faire prendre un air ridicule & disproportionné; renfermez - la dans les bornes de sa condition, & donnez-lui pour modelles les personnes qui y réussissent le mieux; formez son esprit pour les choses qu'elle doit faire toute sa vie; apprenez-lui l'œconomie d'une maison bourgeoise, les soins qu'il faut avoir pour les revenus de la campagne, pour les

rentes & pour les maisons qui sont les revenus de la Ville, ce qui regarde l'éducation des enfans, & enfin le détail des autres occupations d'affaires ou de commerce dans lequel vous prévoyez qu'elle pourra entrer, quand elle sera mariée. Si au contraire elle se détermine à se faire Religieuse sans y être poussée par ses parens ; tournez dès ce moment toute son éducation vers l'état où elle aspire, faites - lui faire des épreuves serieuses des forces de son esprit & de son corps, sans attendre le Noviciat ; qui est une espece d'engagement par rapport à l'honneur du monde ; accoûtumez-la au silence, exercez-la à obéir sur des choses contraires à son humeur & à ses

habitudes; essayez peu à peu de voir de quoi elle est capable pour la regle qu'elle veut prendre, tâchez de l'accoutumer à une vie grossiere, sobre & laborieuse; montrez-lui en détail combien on est libre & heureux de sçavoir se passer des choses que la vanité & la mollesse, ou même la bienséance du siecle, rendent nécessaires hors du Cloître; en un mot en lui faisant pratiquer la pauvreté, faites-lui en sentir le bonheur que JESUS CHRIST vous a revelé. Enfin n'oubliez rien pour ne laisser dans son cœur le goût d'aucune vanité du monde, quand elle le quittera. Sans lui faire faire des experiences trop dangereuses, découvrez-lui les épines ca-

chées sous les faux plaisirs que
le monde donne; montrez-lui
des gens qui y sont malheu-
reux au milieu des plaisirs.





CHAPITRE XIII.

Des Gouvernantes.

JE prévois que ce plan d'éducation pourra passer dans l'esprit de beaucoup de gens pour un projet chimerique. Il faudroit, dira-t-on, un discernement, une patience, & un talent extraordinaire pour l'executer. Où sont les gouvernantes capables de l'entendre? A plus forte raison, où sont celles qui peuvent le suivre? Mais je prie de considerer attentivement que quand on entreprend un ouvrage sur la meilleur éducation qu'on peut

donner aux enfans , ce n'est pas pour donner des regles imparfaites. On ne doit donc pas trouver mauvais qu'on vise au plus parfait dans cette recherche : Il est vray que chacun ne pourra pas aller dans la pratique aussi loin que nos pensées vont , lorsque rien ne les arrête sur le papier. Mais enfin lors même qu'on ne pourra pas arriver jusqu'à la perfection dans ce travail , il ne sera pas inutile de l'avoir connue , & de s'être efforcé d'y atteindre : c'est le meilleur moyen d'en approcher. D'ailleurs cet ouvrage ne suppose point un naturel accompli dans les enfans , & un concours de toutes les circonstances les plus heureuses pour com

poser une éducation parfaite. Au contraire je tâche de donner des remèdes pour les naturels mauvais ou gâtez ; je suppose les mécomptes ordinaires dans les éducations , & j'ay recours aux moyens les plus simples pour redresser en tout ou en partie ce qui en a besoin. Il est vray qu'on ne trouvera point dans ce petit ouvrage de quoi faire réussir une éducation négligée & mal conduite ; mais faut-il s'en étonner ? N'est-ce pas le mieux qu'on puisse souhaiter , que de trouver des règles simples dont la pratique exacte fasse une solide éducation. J'avoüe qu'on peut faire , & qu'on fait tous les jours pour les enfans beaucoup moins que ce que je

propose; mais aussi on ne voit que trop combien la jeunesse souffre par ces negligences. Le chemin que je represente, quelque long qu'il paroisse, est le plus court, puitqu'il mene droit où l'on veut aller; l'autre chemin, qui est celui de la crainte, & d'une culture superficielle des esprits, quelque court qu'il paroisse, est trop long: car on n'arrive presque jamais par-là au seul vrai but de l'éducation, qui est de persuader les esprits, & d'inspirer l'amour sincere de la vertu. La plupart des enfans, qu'on a conduits par ce chemin, sont encore à recommencer quand leur éducation semble finie, & après qu'ils ont passé les premieres années de

leur entrée dans le monde à faire des fautes souvent irréparables , il faut que l'expérience & leurs propres réflexions, leur fassent trouver toutes les maximes que cette éducation gênée & superficielle n'avoit point sçû leur inspirer. On doit encore observer que ces premières peines que je demande qu'on prenne pour les enfans , & que les gens sans expérience regardent comme accablantes & impraticables , épargnent des désagrémens bien plus fâcheux, & applanissent des obstacles qui deviennent insurmontables dans la suite d'une éducation moins exacte & plus rude. Enfin considerez que pour executer ce projet d'éducation , il s'agit
moins

moins de faire des choses qui demandent un grand talent que d'éviter des fautes grossières, que nous avons marquées ici en détail. Souvent il n'est question que de ne presser point les enfans, d'être assidu auprès d'eux, de les observer, de leur inspirer de la confiance, de répondre nettement & de bon sens à leurs petites questions, de laisser agir leur naturel pour le mieux connoître, & de les redresser avec patience, lorsqu'ils se trompent ou font quelque faute. Il n'est pas juste de vouloir qu'une bonne éducation puisse être conduite par une mauvaise gouvernante; c'est sans doute assez que de donner des règles pour la faire réussir par

les soins d'un sujet mediocre ; ce n'est pas demander trop de ce sujet mediocre que de vouloir qu'il ait au moins le sens droit , une humeur traitable & une veritable crainte de Dieu ; cette gouvernante ne trouvera dans cet écrit rien de subtil & d'abstrait ; quand même elle ne l'entendrait pas tout , elle concevra le gros , & cela suffit ; faites qu'elle le lise plusieurs fois , prenez la peine de le lire avec elle , donnez - lui la liberté de vous arrêter sur tout ce qu'elle n'entend pas , & dont elle ne se sent pas persuadée ; ensuite mettez-la dans la pratique , & à mesure que vous verrez qu'elle perd de vûë , en parlant à l'enfant , les regles de cet écrit qu'elle étoit con-

venuë de suivre , faites-le lui remarquer doucement en secret. Cette application vous fera d'abord penible ; mais si vous êtes le pere ou la mere de l'enfant, c'est vôtre devoir essentiel ; d'ailleurs vous n'aurez pas long-temps de grandes difficultez là-dessus, car cette gouvernante, si elle est sensée & de bonne volonté, en apprendra plus en un mois par sa pratique & par vos avis, que par de longs raisonnemens ; bien-tôt elle marchera d'elle-même dans le droit chemin. Vous aurez encore cet avantage pour vous décharger, qu'elle trouvera dans ce petit ouvrage les principaux discours qu'il faut faire aux enfans sur les plus importantes maximes, tous

faits , enforte qu'elle n'aura presque qu'à les suivre ; ainsi elle aura devant ses yeux un recueil des conversations qu'elle doit avoir avec l'enfant sur les choses les plus difficiles à lui faire entendre. C'est une espece d'éducation pratiquée, qui la conduira comme par la main. Vous pouvez encore vous servir très-utilement du Catechisme Historique , dont nous avons déjà parlé ; faites que la gouvernante que vous formez le lise plusieurs fois , & sur tout tâchez de lui en faire bien concevoir la Preface , afin qu'elle entre dans cette methode d'enseigner. Il faut pourtant avouer que ces sujets d'un talent mediocre auxquels je me borne , sont rares à trouver. Mais en-

fin il faut un instrument propre à l'éducation ; car les choses les plus simples ne se font pas d'elles-mêmes, & elles se font toujours mal par les esprits mal-faits. Choisissez donc, ou dans votre maison, ou dans vos terres, ou chez vos amis, ou dans les Communautés bien réglées, quelque fille que vous croirez capable d'être formée ; songez de bonne heure à la former pour cet employ, & tenez-la quelque temps auprès de vous pour l'éprouver avant que de lui confier une chose si précieuse. Cinq ou six gouvernantes formées de cette manière seroient capables d'en former bien - tôt un grand nombre d'autres. On trouveroit peut-être du mécompte en plusieurs

de ces sujets ; mais enfin sur ce grand nombre on trouveroit toujours de quoi se dédommager, & on ne seroit pas dans l'extrême embarras où l'on se trouve tous les jours. Les Communautéz Religieuses & seculieres qui s'appliquent selon leurs instituts à élever des filles, pourroient aussi entrer dans ces vûës pour former leurs maîtresses de pensionnaires & leurs maîtresses d'école.

Mais quoique la difficulté de trouver des gouvernantes soit grande, il faut avouer qu'il y en a une autre plus grande encore ; c'est celle de l'irregularité des parens : tout le reste est inutile, s'ils ne veulent concourir eux-mêmes dans ce travail. Le fondement de tout

est qu'ils ne donnent à leurs enfans que des maximes droites & des exemples édifiants. C'est ce qu'on ne peut esperer que d'un très-petit nombre de familles. On ne voit dans la plûpart des maisons que confusion, que changement, qu'un amas de domestiques, qui sont autant d'esprits de travers, que division entre les maîtres. Quelle affreuse école pour des enfans ! Souvent une mere qui passe sa vie au jeu, à la comedie, & dans des conversations indécentes, se plaint d'un ton grave qu'elle ne peut pas trouver une gouvernante capable d'élever ses filles. Mais qu'est-ce que peut la meilleure éducation sur des filles à la vûë d'une telle mere ?

Souvent encore on voit des p^arens, qui, comme dit S. Augustin, menent eux-mêmes leurs enfans aux spectacles publics, & à d'autres divertissemens qui ne peuvent manquer de les dégoûter de la vie sérieuse & occupée dans laquelle ces parens mêmes les veulent engager. Ainsi ils mêlent le poison avec l'aliment salutaire. Ils ne parlent que de sagesse; mais ils accoûtument l'imagination volage des enfans aux violens ébranlemens des représentations passionnées & de la musique, après quoi ils ne peuvent plus s'appliquer. Ils leur donnent le goût des passions, & leur font trouver fades les plaisirs innocens : Après cela ils veulent encore
que

que l'éducation réüffisse , & ils la regardent comme triste & austere , si elle ne souffre ce mélange du bien & du mal. N'est-ce pas vouloir se faire honneur du desir d'une bonne éducation de ses enfans , sans en vouloir prendre la peine , ni s'affujettir aux regles les plus necessaires.

Finissons par le portrait que le sage fait d'une femme forte ; son prix , dit - il , est comme celui de ce qui vient de loin , & des extremitez de la terre : le cœur de son époux se confie à elle ; elle ne manque jamais des dépouilles qu'il lui rapporte de ses victoires , tous les jours de sa vie elle lui fait du bien , & jamais de mal : elle cherche la laine & le lin ,

elle travaille avec des mains pleines de sagesse ; chargée comme un vaisseau marchand, elle porte de loin ses provisions ; la nuit elle se leve & distribuë la nourriture à ses domestiques, elle considere un champ, & l'achete de son travail, fruit de ses mains ; elle plante une vigne, elle ceint ses reins de force, elle endure son bras, elle a goûté, & vû combien son commerce est utile, sa lumiere ne s'éteint jamais pendant la nuit : sa main s'attache aux travaux rudes, & ses doigts prennent le fuseau ; elle ouvre pourtant sa main à celui qui est dans l'indigence, elle l'étend sur le pauvre, elle ne craint ni froid ni neige, tous ces do-

mestiques ont de doubles habits , elle a tiffu une robe pour elle, le fin lin & la pourpre sont ses vétemens , son époux est illustre aux portes, c'est-à-dire dans les conseils où il est assis avec les hommes les plus venerables , elle fait des habits qu'elle vend , des ceintures qu'elle débite aux Chanaanéens , la force & la beauté sont ses vétemens , & elle rira dans son dernier jour : elle ouvre sa bouche à la sagesse , & une loi de douceur est sur sa langue , elle observe dans sa maison jusqu'aux traces des pas , & elle ne mange jamais son pain sans occupations , ses enfans se sont élevez , & l'ont dit heureuse , son mari s'éleve de même , & il la louë ,

plusieurs filles, dit-il, ont amassé des richesses, vous les avez toutes surpassées, les graces sont trompeuses, la beauté est vaine, la femme qui craint Dieu, c'est elle qui sera louée, donnez-lui du fruit de ses mains, & qu'aux portes dans les conseils publics elle soit louée par ses propres œuvres.

Quoique la difference extrême des mœurs, la brieveté & la hardiesse des figures rendent d'abord ce langage obscur; on y trouve un stile si vif & si plein qu'on en est bien-tôt charmé, si on l'examine de près; mais ce que je souhaite davantage qu'on en remarque, c'est l'autorité de Salomon le plus sage de tous les hommes, c'est celle du Saint-Esprit même, dont les paroles sont si

magnifiques pour faire admirer dans une femme riche & noble la simplicité des mœurs, l'œconomie & le travail.

F I N.

Faint, illegible text at the top of the page, possibly bleed-through from the reverse side.

Second block of faint, illegible text.

Third block of faint, illegible text.

Fourth block of faint, illegible text.

Fifth block of faint, illegible text.

Sixth block of faint, illegible text.



De



ti
E

v
r
v
r
r



A V I S

*De Monsieur de Fenelon Arche-
vêque de Cambrai , à une
Dame de qualité sur l'éduca-
tion de Mademoiselle sa fille.*



Uisque vous le vou-
lez , Madame , je vais
vous proposer mes
pensées sur l'éduca-
tion de Mademoiselle vôtre
Fille.

Si vous en aviez plusieurs ,
vous pourriez en être emba-
rassée à cause des affaires qui
vous assujettissent à un com-
merce extérieur plus grand.
que vous ne le souhaitteriez

En ce cas vous pourriez choisir quelque bon Convent, où l'éducation des Pensionnaires seroit exacte. Mais puisque vous n'avez qu'une seule Fille à élever, & que Dieu vous a renduë capable d'en prendre soin, je crois que vous pouvez lui donner une meilleure éducation qu'aucun Convent. Les yeux d'une mere sage, tendre & chrétienne découvrent sans doute ce que d'autres ne peuvent découvrir. Comme ces qualitez sont très-rares, le plus sûr parti pour les meres est de confier aux Convents le soin d'élever leurs Filles, parce que souvent elles manquent des lumieres nécessaires pour les instruire, ou si elles les ont, elles ne les fortifient pas par l'exemple d'une

conduite sérieuse & chrétienne, sans lequel les instructions les plus solides ne font aucune impression. Car tout ce qu'une mère peut dire à sa fille est aneanti, par ce que sa fille lui voit faire. Il n'en est pas de même de vous, Madame. Vous ne songez qu'à servir Dieu; la Religion est le premier de vos soins, & vous n'inspirerez à Mademoiselle votre Fille, que ce qu'elle vous verra pratiquer. Ainsi je vous excepte de la regle commune, & je vous préfère pour son éducation à tous les Convents. Il y a même un grand avantage dans l'éducation que vous donnerez à Mademoiselle votre Fille auprès de vous. Si un Convent n'est pas Régulier, elle y verra la vanité

en honneur, ce qui est le plus subtil de tous les poisons pour une jeune personne. Elle y entendra parler du monde comme d'une espece d'enchantement, & rien ne fait une plus pernicieuse impression que cette image trompeuse du siecle qu'on regarde de loin avec admiration, & qui en exagere tous les plaisirs sans en montrer les mécomptes & les amertumes. Le monde n'ébloüit jamais tant que quand on le voit de loin sans l'avoir jamais vû de près, & sans être prévenu contre sa séduction. Ainsi je craindrois un Convent mondain encore plus que le monde même. Si au contraire un Convent est dans la ferveur & dans la regularité de son Institut, une jeune fille de condition y croît.

dans une profonde ignorance du siecle. C'est sans doute une heureuse ignorance, si elle doit durer toujourns. Mais si cette fille sort de ce Convent, & passe à un certain âge dans la maison paternelle, où le monde aborde, rien n'est plus à craindre que cette surprise, & que ce grand ébranlement d'une imagination vive. Une fille qui n'a été détachée du monde qu'à force de l'ignorer, & en qui la vertu n'a pas encore jetté de profondes racines, est bien-tôt tentée de croire qu'on lui a caché ce qu'il y a de plus merveilleux. Elle sort du Convent comme une personne qu'on auroit nourrie dans les tenebres d'une profonde caverne, & qu'on feroit tout d'un coup passer au grand jour. Rien

n'est plus ébloüissant que ce passage imprévû & que cet éclat, auquel on n'a jamais été accoûtumé. Il vaut beaucoup mieux qu'une fille s'accôûtume peu à peu au monde auprès d'une mere pieuse & discrete, qui ne lui en montre que ce qu'il lui convient d'en voir, qui lui en découvre les défauts dans les occasions, & qui lui donne l'exemple de n'en user qu'avec moderation pour le seul besoin. J'estime fort l'éducation des bons Convents; mais je compte encore plus sur celle d'une bonne mere, quand elle est libre de s'y appliquer. Je conclus donc que Mademoiselle vôtre fille est mieux auprès de vous que dans le meilleur Convent que vous pourriez choisir. Mais il y a peu

de meres à qui il soit permis de donner un pareil conseil.

Il est vrai que cette éducation auroit de grands perils, si vous n'aviez pas le soin de choisir avec précaution les femmes qui seront auprès de Mademoiselle vôtre Fille. Vos occupations domestiques, & le commerce de bienséance au dehors ne vous permettent pas d'avoir toujourns cet enfant sous vos yeux. Il est à propos qu'elle vous quitte le moins qu'il sera possible ; mais vous ne sçauriez pas la mener par tout avec vous. Si vous la laissez à des femmes d'un esprit leger, mal réglé & indiscret, elles lui feront plus de mal en huit jours, que vous ne pourriez lui faire de bien en plusieurs années. Ces personnes qui n'ont

eu d'ordinaire elles - mêmes qu'une mauvaise éducation, lui en donneront une à peu près semblable. Elles parleront trop librement entr'elles en presence d'un enfant qui observera tout, & qui croira pouvoir faire de même. Elles debiteront beaucoup de maximes fausses & dangereuses. L'enfant entendra médire, mentir, soupçonner legèrement, disputer mal-à-propos. Elle verra des jalousies, des inimitiez, des humeurs bizarres & incompatibles, & quelquefois des devotions ou fausses, ou superstitieuses & de travers, sans aucune correction des plus grossiers défauts. D'ailleurs ces personnes d'un esprit servile ne manqueront pas de vouloir plaire à cet enfant par

les complaisances & par les flatteries les plus dangereuses. J'avouë que l'éducation des plus mediocres Convents seroit meilleure que cette éducation domestique. Mais je suppose que vous ne perdrez jamais de vûë Mademoiselle vôtre Fille, excepté les cas d'une absoluë necessité, & que vous aurez au moins une personne sûre qui vous en répondra pour les occasions où vous serez contrainte de la quitter. Il faut que cette personne ait assez de sens & de vertu, pour sçavoir prendre une autorité douce, pour tenir les autres femmes dans leur devoir, pour redresser l'enfant dans les besoins, pour s'attirer sa haine, & pour vous rendre compte de tout ce qui méritera quelque atten-

tion pour les suites. J'avouë qu'une telle femme n'est pas facile à trouver ; mais il est capital de la rechercher , & de faire la dépense nécessaire pour rendre sa condition bonne auprès de vous. Je sçai qu'on peut y trouver de fâcheux mécomptes. Mais il faut se contenter des qualitez essentielles , & tolerer les défauts qui sont mêlez avec ces qualitez. Sans un tel sujet appliqué à vous aider, vous ne sçauriez pas réüffir.

Comme Mademoiselle vôtre Fille montre un esprit assez avancé avec beaucoup d'ouverture , de facilité & de pénétration , je crains pour elle le goût du bel esprit & un excez de curiosité vaine & dangereuse. Vous me permettrez , s'il vous plaist , Madame , de
dire

dire ce qui ne doit point vous blesser, puisqu'il ne vous regarde pas. Les femmes sont d'ordinaire encore plus passionnées pour la parure de l'esprit que pour celles du corps. Celles qui sont capables d'étude, & qui esperent de se distinguer par là, ont encore plus d'empressement pour leurs livres que pour leurs ajustemens. Elles cachent un peu leur science, mais elles ne la cachent qu'à demi pour avoir le merite de la modestie avec celui de la capacité. D'autres vanitez plus grossieres se corrigent plus facilement, parce qu'on les aperçoit, qu'on se les reproche, & qu'elles marquent un caractère frivole. Mais une femme curieuse, & qui se picque de sçavoir beaucoup, se flatte d'être

tre un genie superieur dans son sexe, elle se sçait bon gré de mépriser les amusemens & les vanitez des autres femmes. Elle se croit solide en tout, & rien ne la guerit de son entêtement. Elle ne peut d'ordinaire rien sçavoir qu'à demi. Elle est plus ébloüie qu'éclairée par ce qu'elle sçait. Elle se flatte de sçavoir tout, elle décide, elle se passionne pour un parti contre un autre dans toutes les disputes qui la surpassent, même en matiere de Religion. De là vient que toutes les sectes naissantes ont eu tant de progresz par des femmes qui les ont insinuées & soutenues. Les femmes sont éloquentes en conversations, & vives pour mener une cabale. Les vanitez grossieres des femmes declarées

vaines font beaucoup moins à craindre que ces vanitez sérieuses & raffinées qui se tournent vers le bel esprit pour briller par une apparence de mérite solide. Il est donc capital de ramener sans cesse Mademoiselle votre Fille à une judicieuse simplicité. Il suffit qu'elle sçache assez bien la Religion pour la croire & pour la suivre exactement dans la pratique sans se permettre jamais d'en raisonner. Il faut qu'elle n'écoute que l'Eglise, qu'elle ne se prévienne pour aucun Prédicateur contredit ou suspect de nouveauté. Son Directeur doit être un homme ouvertement déclaré contre tout ce qui s'appelle parti. Il faut qu'elle fuyé les conversations des femmes qui se mêlent de raisonner té-

merairement sur la doctrine; & qu'elle sente combien cette liberté est indécente & pernicieuse. Elle doit avoir horreur de lire les livres défendus, sans vouloir examiner ce qui les fait défendre. Qu'elle apprenne à se défier d'elle-même, & à craindre les pièges de la curiosité & de la présomption, qu'elle s'applique à prier Dieu en toute humilité, à devenir pauvre d'esprit, à se recueillir souvent, à obéir sans relâche, à se laisser corriger par les personnes sages & affectionnées jusques dans ses jugemens les plus arrestez, & à se taire, laissant parler les autres. J'aime bien mieux qu'elle soit instruite des comptes de vôtre Maître d'Hôtel, que des disputes des Theologiens sur la

Grace. Occupez-la d'un ouvrage de tapisserie qui sera utile dans vôtre maison, & qui l'accoutumera à se passer du commerce dangereux du monde, mais ne la laissez point raisonner sur la Theologie au grand peril de sa foi. Tout est perdu, si elle s'enteste du bel esprit, & si elle se dégoûte des soins domestiques. La femme forte a file, se renferme dans son ménage, se tait, croit & obéit, elle ne dispute point contre l'Eglise.

Je ne doute nullement, Madame, que vous ne sçachiez bien placer dans les occasions naturelles quelques reflexions sur l'indécence & sur les déreglemens qui se trouvent dans le bel esprit de certaines fem-

mes, pour éloigner Mademoi-
selle vôtre Fille de cet écüeil.
Mais comme l'autorité d'une
mere court risque de s'user,
& comme ses plus sages le-
çons ne persuadent pas tou-
jours une fille contre son goût,
je souhaiterois que les fem-
mes d'un mérite approuvé dans
le monde qui sont de vos a-
mies, parlassent avec vous en
presence de cette jeune person-
ne, & sans paroître penser à
elle pour blâmer le caractere
vain & ridicule des femmes qui
affectent d'être sçavantes, & qui
montrent quelque partialité
pour les Novateurs en matiere
de Religion. Ces instructions
indirectes feront selon les ap-
parences plus d'impression que
tous les discours que vous fe-
riez seule & directement.

Pour les habits , je voudrois que vous tâchassiez d'inspirer à Mademoiselle vôtre Fille le goût d'une vraye moderation. Il y a certains esprits extrêmes des femmes à qui la mediocrité est insupportable. Elles aimeroient mieux une simplicité austere qui marqueroit une réforme éclatante en renonçant à la magnificence la plus outrée , que de demeurer dans un juste milieu , qu'elles méprisent comme un défaut de goût & comme un état insipide. Il est néanmoins vrai que ce qu'il y a de plus estimable & de plus rare est de trouver un esprit sage & mesuré , qui évite les deux extrêmitéz , & qui donnant à la bienséance ce qu'on ne peut lui refuser, ne passe jamais cette borne. . La

vraye sagesse est de vouloir pour les meubles, pour les équipages & pour les habits, qu'on n'ait rien à y remarquer, ni en bien, ni en mal; Soyez assez bien, direz-vous à Mademoiselle vôtre Fille, pour ne vous faire point critiquer comme une personne sans goût, mal propre & trop negligée; mais qu'il ne paroisse dans vôtre extérieur aucune affectation de parure, ni aucun faste; par là vous paroîtrez avoir une raison & une vertu au dessus de vos meubles, de vos équipages, & de vos habits; vous vous en servirez, & vous n'en ferez pas esclave. Il faut faire entendre à cette jeune personne, que c'est le luxe qui confond toutes les conditions, qui élève les personnes d'une basse naissance,

naissance,

naissances , & enrichies à la haste par des moyens odieux au dessus des personnes de la condition la plus distinguée , que c'est ce désordre qui corrompt les mœurs d'une nation, qui excite l'avidité , qui accoûtume aux intrigues & aux bassesses , & qui sappe peu à peu tous les fondemens de la probité. Elle doit comprendre aussi qu'une femme, quelques grands biens qu'elle porte dans une maison, la ruine bien-tôt, si elle y introduit le luxe avec lequel nul bien ne peut suffire. En même temps accoûtumez-la à considerer avec compassion les miseres affreuses des pauvres, & à sentir combien il est indigne de l'humanité que certains hommes qui ont tout, ne

se donnent aucune borne dans l'usage du superflu , pendant qu'ils refusent cruellement le necessaire aux autres. Si vous teniez Mademoiselle vôtre Fille dans un état trop inferieur à celui des autres personnes de son âge & de sa condition , vous courriez risque de l'éloigner de vous. Elle pourroit se passionner pour ce qu'elle ne pourroit pas avoir , & qu'elle admireroit de loin en autrui. Elle seroit tentée de croire que vous êtes trop sévere & trop rigoureuse. Il lui tarderoit peut-être de se voir maîtresse de sa conduite , pour se jeter sans mesure dans la vanité. Vous la retiendrez beaucoup mieux en lui proposant un juste milieu qui sera tou-

jours approuvé des personnes
sensées & estimables. Il lui
paroîtra que vous voulez qu'elle
ait tout ce qui convient à la
bienféance, que vous ne tom-
bez dans aucune œconomie
fordide, que vous avez même
pour elle toutes les complai-
sances permises, & que vous
voulez seulement la garantir
des excez des personnes dont
la vanité ne connoît point de
bornes. Ce qui est essentiel est
de ne vous relâcher jamais sur
aucune des immodesties qui
sont indignes du Christianif-
me. Vous pouvez vous servir
des raisons de bienféance &
d'intérêt pour aider & pour
soutenir la Religion en ce
point. Une jeune fille hazarde
tout pour le repos de sa vie,

si elle épouse un homme vain, léger & dereglé. Donc il lui est capital de se mettre à portée d'en trouver un sage, réglé, d'un esprit solide & propre à réüffir dans les emplois. Pour trouver un tel homme, il faut être modeste, & ne laisser voir en soi rien de frivole & d'évaporé. Quel est l'homme sage & discret qui voudra une femme vaine, & dont la vertu paroît ambiguë à en juger par son extérieur.

Mais vôtre principale ressource est de gagner le cœur de Mademoiselle vôtre fille pour la vertu chrétienne. Ne l'effarouchez point sur la pieté par une severité inutile; laissez-lui une liberté honnête & une joye innocente; accoutumez-la à se

réjouir en deçà du peché, & à mettre son plaisir loin des divertissemens contagieux. Cherchez lui des compagnies qui ne la gâtent point, & des amusemens à certaines heures qui ne la dégoûtent jamais des occupations sérieuses du reste de la journée. Tâchez de lui faire goûter Dieu; ne souffrez pas qu'elle ne le regarde que comme un Juge puissant & inexorable qui veille sans cesse pour nous censurer & pour nous contraindre en toute occasion. Faites-lui voir combien il est doux, combien il se proportionne à nos besoins, & a pitié de nos foiblesses; familiarisez-la avec lui comme avec un Pere tendre & compatissant. Ne lui laissez point re-

garder l'oraison comme une oisiveté ennuyeuse & comme une gêne d'esprit où l'on se met pendant que l'imagination échappée s'égare. Faites-lui entendre qu'il s'agit de rentrer souvent au dedans de soi pour y trouver Dieu, parce que son regne est au dedans de nous. Il s'agit de parler simplement à Dieu à toute heure, pour lui avouer nos fautes, pour lui représenter nos besoins, & pour prendre avec lui les mesures nécessaires par rapport à la correction de nos défauts. Il s'agit d'écouter Dieu dans le silence intérieur, en disant : *J'écouterai ce que le Seigneur dit au dedans de moi.* Il s'agit de prendre l'heureuse habitude d'agir en sa présence, &

de faire gayement toutes choses grandes ou petites pour son amour. Il s'agit de renouveler cette presence toutes les fois qu'on s'apperçoit de l'avoir perduë. Il s'agit de laisser tomber les pensées qui nous distraient dès qu'on les remarque, sans se distraire à force de combattre les distractions, & sans s'inquieter de leur frequent retour. Il faut avoir patience avec soi-même, & ne se rebutter jamais, quelque legereté d'esprit qu'on éprouve en soi. Les distractions involontaires ne nous éloignent point de Dieu; rien ne lui est si agreable que cette humble patience d'une ame toûjours prête à recommencer pour revenir vers lui. Mademoiselle vô-

tre fille entrera bien-tôt dans l'oraison, si vous lui en ouvrez bien la veritable entrée. Il ne s'agit ni de grands efforts d'esprit, ni de faillies d'imagination, ni de sentimens délicieux, que Dieu donne & qu'il ôte comme il lui plaist. Quand on ne connoît point d'autre oraison que celle qui consiste dans toutes ces choses si sensibles & si propres à nous flatter interieurement, on se décourage bien-tôt, car une telle oraison tarit, & on croit alors avoir tout perdu; mais dites lui que l'oraison ressemble à une société simple, familiere & tendre, ou pour mieux dire, qu'elle est cette société même. Accoûtumez-la à épancher son cœur devant

Dieu , à se servir de tout pour l'entretenir , & à lui parler avec confiance , comme on parle librement & sans reserve à une personne qu'on aime , & dont on est sûr d'être aimé du fond du cœur. La plûpart des personnes qui se bornent à une certaine oraison contrainte , sont avec Dieu comme on est avec les personnes qu'on respecte , qu'on voit rarement par pure formalité , sans les aimer & sans être aimé d'elles : tout s'y passe en ceremonies & en complimens : on s'y gêne , on s'y ennuye , on a impatience de sortir. Au contraire les personnes veritablement interieures sont avec Dieu comme on est avec ses intimes amis ; on ne mesure point ce qu'on dit ,

parce qu'on sçait à qui on parle : on ne dit rien que de l'abondance & de la simplicité du cœur : on parle à Dieu des affaires communes qui sont sa gloire & nôtre salut. Nous lui disons nos défauts que nous voulons corriger, nos devoirs que nous avons besoin de remplir, nos tentations qu'il faut vaincre, les délicatesses & les artifices de nôtre amour propre qu'il faut reprimer : on lui doit tout, on l'écoute sur tout; on repasse ses Commandemens, & on va jusqu'à ses conseils : ce n'est plus un entretien de cérémonie, c'est une conversation libre, de vraie amitié; alors Dieu devient l'ami du cœur, le Pere dans le sein duquel l'enfant se

console, l'Epoux avec lequel on n'est plus qu'un même esprit par la grace. On s'humilie sans se décourager, on a une vraye confiance en Dieu, avec une entiere défiance de soy; on ne s'oublie jamais pour la correction de sés fautes, mais on s'oublie pour n'écouter jamais les conseils flatteurs de l'amour propre. Si vous mettez dans le cœur de Mademoiselle vôtre fille cette piété simple & nourrie par le fonds, elle fera de grands progrès. Je souhaite, &c.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AY lû & approuvé comme
excellent ce petit Manuscrit
sur les *mesures que doit pren-*
dre une Dame pour l'éducation
de sa fille unique. A Paris ce
2. Mars 1712.

LAMARQUE TILLADET.

PRIVILEGE DU ROY.

L OUIS par la grace de
Dieu Roy de France &
de Navarre : A nos amez &
feaux Conseillers les Gens te-
nans nos Cours de Parlemens,
Maîtres des Requêtes ordina-
res de nôtre Hostel , Grand-
Conseil , Prevost de Paris ,
Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieu-
tenans Civils , & autres nos
Justiciers qu'il appartiendra :
SALUT. Nôtre cher & bien
amé le Sieur Jean Mariette Li-
braire à Paris, Nous ayant fait
remonter qu'il desireroit faire
imprimer plusieurs Livres inti-
tulez *Hesichii Lexicon Gra-
cum, Cours d'Architecture de
Daviler, le Parfait Maréchal*

*de Soleifel, Institution au Droit
François par le Sieur Argou,
Education des Filles, la Vie des
Peres des Deserts d'Orient &
d'Occident par le Sieur de Vil-
lefort, l'Imitation de Jesus-
Christ par le Sieur Gouri, Pseaumes de la Penitence avec des Re-
flexions, par le P. Martineau,
Chemin du Ciel du Cardinal
Bona ; mais qu'il ne le peut
faire sans s'engager à une très-
grande dépense, s'il nous plai-
soit lui accorder nos Lettres de
Privilege sur ce necessaires. A
ces causes ; Nous voulans favo-
rifer le zele dudit Mariette, &
les moyens d'executer ces Ou-
vrages ; voulans en même tems
encourager les Libraires & Im-
primeurs à entreprendre des
Editions de Livres utiles au pu-*

blic pour l'avancement des
sciences & des Belles Lettres
qui ont toujours été florissantes
dans nôtre Royaume, soustenir
en même temps l'imprimerie
qui a été cultivée par nos Su-
jets avec tant de réputation &
de succez, & récompenser
ceux qui se distinguent dans
cette profession par les Editions
de bons Livres, Nous lui avons
permis & permettons par ces
Presentes de faire imprimer
lesdits Livres en un ou plusieurs
volumes, en telles forme, mar-
ge, caracteres, conjointement
ou séparément, & autant de
fois que bon lui semblera, & de
les vendre, faire vendre & de-
biter par tout nôtre Royaume
pendant le temps de vingt an-
nées consécutives, à compter du

jour de la datte desdites Pre-
sentes ; Faisons défenses à tou-
tes sortes de personnes de quel-
que qualité & condition qu'el-
les soient d'en introduire d'im-
pression étrangere dans aucun
lieu de nôtre obéissance , & à
tous Libraires , Imprimeurs &
autres , d'imprimer , faire im-
primer , vendre , faire vendre ,
débiter ni contrefaire lesdits
Livres en tout ni en partie , ni
d'en faire aucuns extraits sous
quelque pretexte que ce soit ,
d'augmentation , correction ,
changement de titre ou autre-
ment, sans le consentement par
écrit dudit Exposant , ou de
ceux qui auront droit de lui , à
peine de confiscation des exem-
plaires contrefaits , de six mille
livres d'amende contre chacun
des

des contrevenans, dont un tiers
à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu
de Paris, l'autre tiers audit Ex-
posant, & de tous dépens, dom-
mages & interests; à la charge
que ces Presentes seront enre-
gistrées tout au long sur les Re-
gistres de la Communauté des
Libraires & Imprimeurs de Pa-
ris, & ce dans trois mois de la
date d'icelles; que l'Impression
desdits Livres sera faite dans
nôtre Royaume & non ailleurs,
en bon papier & en beaux ca-
racteres, conformément aux
Reglemens de la Librairie, &
qu'avant de les exposer en ven-
te il en sera mis deux exemplai-
res de chacun dans nôtre Bi-
bliothèque publique, un dans
celle de nôtre Château du Lou-
vre, & un dans celle de nôtre
très - cher & feal Chevalier

Chancelier de France le Sieur
Voyfin Commandeur de nos
Ordres, le tout à peine de nul-
lité des Presentes ; du contenu
desquelles vous mandons & en-
joignons de faire jouïr l'Expo-
sant, ou ses ayans cause pleine-
ment & paisiblement, sans souf-
frir qu'il leur soit fait aucuns
troubles ou empêchemens.
Voulons que la copie desdites
Presentes qui sera imprimée au
commencement ou à la fin des-
dits Livres soit tenuë pour
dûëment signifiée, & qu'aux
copies collationnées par l'un de
nos amez & feaux Conseillers
& Secretaires foi soit ajoutée
comme à l'Original. Comman-
dons au premier nôtre Huiffier
ou Sergent de faire pour l'exe-
cution d'icelles tous Actes re-
quis & nécessaires sans deman-

der autre permission, & nonob-
stant Clameur de Haro, Charte
Normande, & Lettres à ce con-
traires, Car tel est nôtre plaisir.
Donné à Versailles le vingtié-
me jour du mois de Mars, l'an
de grace mil sept cens quinze,
& de nôtre Regne le soixante-
douzième. Par le Roy en son
Conseil.

Signé, FOUQUET.

Je souffigné reconnois que la
moitié dans le Privilege de
l'Institution au Droit François
de M. Argou, & le tiers dans ce-
lui du Parfait Maréchal de M.
Soleysel appartient à M. Emery
le Pere. Fait à Paris ce 15. May
1715. *Signé, MARIETTE.*

*Registré, ensemble la cession sur
le Registre N°. 3. de la Commu-
nauté des Libraires & Impri.*

*meurs de Paris pag. 940. N^o.
1206. conformément aux Regle-
mens, & notamment à l'Arrest
du Conseil du 13. Aoust 1703.
A Paris le 17. May 1715.*

ROBUSTEL, Syndic.

Je souffigné reconnois avoir
cedé à Messieurs Emery Fils,
Saugrain & Martin la moitié du
Privilege que j'ai obtenu de l'E-
ducation des Filles par M. de
Fenelon Archevêque de Cam-
bray en date du 20. Mars 1715.
& enregistré le 17. Mai suivant,
pour en jouïr par moitié avec
moy. Fait à Paris ce 9. Juin
1719. *Signé, MARIETTE.*

*Registré sur le Registre IV. de la
Communauté des Libraires & Impri-
meurs de Paris, pag. 490. conformé-
ment aux Réglemens, & notamment à
l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703.
A Paris le 16. Juin 1719.*

Signé, DELAULNE, Syndic.

N^o.
gle-
ref
0:
:
voir
ils,
du
l'E-
de
am-
s.
nt,
rec
ain
la
pri-
mé-
on à
ro:
dic.

